

@

Vicente BLASCO-IBAÑEZ

CHINE

Chine

à partir de :

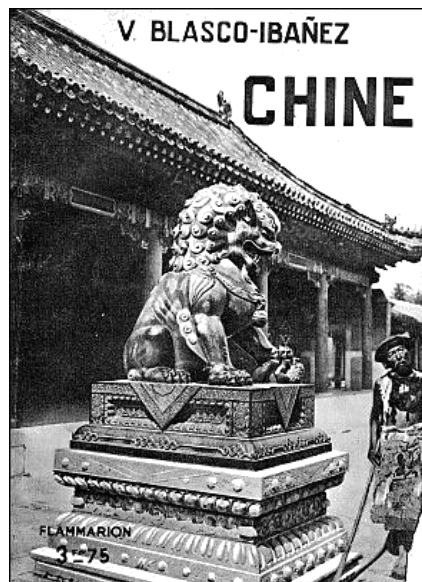
CHINE

par Vicente BLASCO-IBAÑEZ (1867-1928)

traduction de Renée Lafont (18xx-1936)

Flammarion, Paris, 1932, 128 pages.

[L'auteur a visité la Chine en 1923.]



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2015

TABLE DES MATIÈRES

- I. — À Moukden.
- II. — L'arrivée à Pékin.
- III. — Les trois villes dans Pékin.
- IV. — Singularités de la vie chinoise.
- V. — Temples et philosophes.
- VI. — La Ville interdite.
- VII. — Le palais d'Été.
- VIII. — La Grande muraille.
- IX. — En marche vers le fleuve Bleu.
- X. — Shang-Haï, la ville riche et joyeuse.
- XI. — Dans la mer Jaune.
- XII. — Canton.

Chine

I

À MOUKDEN

@

Petits chevaux mandchous et chiens de Sibérie. — La marmaille mendicante des gares. — Un gendarme assommeur. — Indignation patriotique. — L'inconséquence des « diables blancs ».

p.003 J'attends les premières lueurs de l'aube en me promenant dans les salons de l'hôtel Yamata, à la gare de Moukden. Je regarde par les grandes portes vitrées qui donnent sur les quais, et je vois courir des groupes de Chinois chargés de paquets enveloppés de toiles de couleur, ou portant des valises à l'européenne. Ils sont descendus d'un train venant de l'intérieur de la Chine, et vont à l'assaut d'un autre train au parcours moins long, qui doit les mener à Dairen, à Port-Arthur et aux différentes villes bordant le golfe voisin de Liao-Toung. Ensuite je contemple à travers les vitrages, du côté opposé, la perspective de Moukden, ville mystérieuse pour moi, qu'enveloppent la nuit et la neige.

p.004 La curiosité me fait sortir et me hasarder sur la vaste place de la gare, mais le froid est si vif que je bats en retraite au bout de quelques minutes. Sur cette place, il y a plusieurs voitures à chevaux, attendant sans doute quelque train matinal ; mais les cochers, transis malgré leurs bonnets tartares et leurs manteaux fourrés de renard, se sont réfugiés dans les petits cafés voisins. Les fameux petits chevaux mandchous au long poil, nerveux, batailleurs, se distraient de l'abandon où ils sont laissés, en ruant silencieusement dans la neige ; leurs sursauts secouent les voitures qui font un bruit de vieille ferraille, et deux jets de vapeur jaillissent de leurs naseaux toujours prêts au hennissement. Ces espèces de poneys se mordent les uns les autres, et, quand ils cèdent à l'excitation de la course, galopent comme s'ils étaient emballés. Entre leurs jambes se glissent des chiens de Sibérie au poil laineux et hérissé. De loin en loin, je vois apparaître un cocher.

Chine

Comme il va tout couvert de fourrures, les oreillettes de son bonnet relevées et toutes droites, il a l'air d'une bête nocturne, qui momentanément aurait pris pour marcher la position verticale.

Avant le milieu du jour nous partons pour Pékin. Nous traversons des campagnes grises, dont le sol légèrement ridé fait penser au sable fin des plages avec ses ondulations déterminées par les caprices du vent. Sur ces terres sablonneuses se détachent, comme des îlots, des bouquets d'arbres noirâtres.

Nous voyons s'avancer, parallèlement au train, de longues files de charrettes à la bâche arrondie, traînées par de petits chevaux mandchous, laids avec longs poils, mais d'une vigueur que rien n'épuise. Le contraste de leur petitesse avec ^{p.005} la dimension des véhicules donne à la caravane un aspect comique et fait penser à un jouet d'enfant.

Les charretiers, suivis de chiens en grand nombre, marchent auprès de leurs chevaux. Tous ont des bonnets en fourrure, mais, comme il fait soleil aujourd'hui, ils en ont relevé les oreillettes, qui protègent leur visage des deux côtés, et ces appendices, tout droits au-dessus de leur tête, se balancent grotesquement à chaque pas.

Tandis que dans une gare notre wagon demeure immobile au delà du quai, toute une multitude s'assemble le long des fils barbelés qui protègent la voie. Pour la première fois nous avons devant nous la populace de ce pays prolifique à l'excès, où les foules surgissent de tous côtés, nombreuses et bruyantes comme les abeilles d'une ruche, et où la vie humaine paraît moins précieuse qu'ailleurs.

Les Chinois de la basse classe sont invariablement vêtus de toile bleue, mais, comme dans les provinces du Nord l'hiver est extrêmement rigoureux, tous, pour se préserver du froid, doublent leurs pantalons et leurs blouses en les tapissant intérieurement d'une couche de coton brut. Les soldats ont eux aussi des vêtements capitonnés de la sorte, ce qui les fait paraître enflés et ressembler à des prismes quadrangulaires. Comme la populace est en guenilles, par toutes les déchirures perce le rembourrage de coton, et les mendiants,

Chine

les journaliers et toute la marmaille sordide et quémandeuse qui s'entasse le long des palissades des gares, ont ainsi l'air d'insectes écrasés, dont l'abdomen laisse échapper à travers ses anneaux bleus broyés des entrailles graisseuses.

Nous voyons, sous les fenêtres de notre wagon, ^{p.006} s'accrochant aux pointes des fils barbelés, sans avoir l'air de sentir les piqûres, plus de cent gamins à la face jaunâtre, toute saupoudrée de croûtes par la saleté. Il semble peu probable qu'ils se soient jamais lavés. La plupart ont encore la longue natte que le gouvernement de la République a interdit de porter à Pékin et dans d'autres villes importantes. Pêle-mêle avec eux, se pressent des fillettes, vêtues également d'un pantalon et d'une blouse bleus, dont le rembourrage blanc apparaît çà et là. On les reconnaît à leur figure qui a des pommettes plus larges et est moins sale que celle des garçons, et à leur coiffure, dont les traits distinctifs sont simplement une petite frange de cheveux bien coupés qui tombent sur leur front et une tresse nouée sur leur nuque.

Tous se poussent, les bras levés, les mains largement ouvertes. Ils criaillent, rugissent et quelques-uns pleurent. Les plus petits tombent par terre, bousculés et renversés à coups de pied par leurs camarades, mais ils se relèvent immédiatement pour faire leur partie dans le concert de mendiants. D'autres fois, ils feignent de souffrir ou exagèrent leurs maux pour exciter la pitié.

Les employés du train recommandent de ne point donner d'argent aux foules qui mendient aux abords des gares. Le gouvernement de la République veut abolir cette vile coutume de jadis. Mais comment pourrions-nous résister à ces cris, à ces supplications, que nous entendons déjà depuis plusieurs minutes ?

Si nous avions su !... À la vue de l'argent, les grands garçons se joignent aux enfants. Des groupes de gaillards robustes, qui d'un air impassible regardaient le train, se jettent ^{p.007} au milieu de la marmaille et lui disputent, à coups de poing et avec force taloches, la conquête des pièces de monnaie.

Chine

À l'extrémité du quai, il y a un cercueil chinois, recouvert d'une natte, qui évidemment renferme un cadavre. Toujours on rencontre quelque mort dans les gares chinoises. Tout homme de race jaune, quand il se sent mourir loin de chez lui, demande, s'il a de l'argent ou des parents, qu'on rapporte son corps dans son pays natal. S'il meurt à l'autre extrémité de la terre, il a eu soin auparavant d'amasser la somme nécessaire pour qu'on le transporte et l'enterre en Chine. Ici les morts voyagent autant que les vivants. Des femmes, qui se tenaient près de ce cercueil, se mettent aussi à courir, en frappant dans leurs mains d'un air batailleur, pour attraper à la volée quelques-unes des pièces de monnaie.

Un personnage inattendu surgit au milieu de cette vague humaine de faces jaunes et de mains crochues qui tour à tour, au hasard des poussées en sens contraire, reflue loin des fils barbelés, ou avance de nouveau pour se heurter à leurs pointes aiguës : c'est un soldat habillé de bleu, qui porte des guêtres blanches et une casquette à la japonaise. Il tient d'une main un fusil, de l'autre un fouet de cuir.

Il frappe presque en même temps avec ses mains et avec ses pieds, comme si de nouvelles lois de la gravitation lui permettaient malgré tout de se soutenir en l'air. Il distribue çà et là des coups de crosse, des coups de fouet, des coups de pied, et son rêve serait de mordre également, mais nul ne se met à la portée de ses longues dents de cheval.

Des diverses fenêtres, des wagons sort un concert d'exclamations indignées.

Mais un interprète court de l'un à l'autre et nous donne des explications. Nous nous trompons. Cet homme est un gendarme chinois qui veut nous débarrasser à sa manière, en employant les moyens qu'il estime les plus sûrs et les plus rapides, de ces mendiants qui nous assaillent de leurs clameurs.

Nous nous taisons, quelque peu honteux de notre méprise, et nous sentant une sympathie soudaine pour ce militaire à la tignasse de poils

Chine

de singe. Comme le patriotisme est illogique !... En apprenant qu'il est Chinois, nous trouvons plus admissible et tout naturel qu'il frappe ses compatriotes.

Le gendarme ne peut s'expliquer notre indignation de tout à l'heure et les marques de sympathie qu'il reçoit de nous maintenant. On devine sa pensée : « Ah ! ces diables blancs, des fous et des barbares !... On ne sait jamais comment leur être agréable ! »

Chine

II

L'ARRIVÉE À PÉKIN

@

Les brigands chinois et les trains forteresses. — Une mauvaise nuit. — 5.000 ans d'histoire connue. — Le règne du bambou et le régime paternel de la bastonnade. — À propos de Marco Polo. — « Messer Millionni ». — Comment, grâce à Marco Polo, Christophe Colomb et son équipage espagnol partirent pour Pékin, afin de visiter le Grand Khan, et trouvèrent sur leur route l'Amérique, dont ils ignoraient l'existence. — Le réveil à Tien-tsin. — Les élégants chinois. — Agriculture savante et champs de tombeaux.

p.010 À la tombée de la nuit notre train se transforme en forteresse.

Des officiers portant de longs manteaux de fourrure et des insignes dorés sur leurs bonnets, auxquels ils ont adapté des oreillettes velues, passent de wagon en wagon, donnant des ordres, comme s'ils préparaient la résistance à une attaque. Sur les plates-formes de notre voiture se postent des sentinelles, le fusil chargé et la baïonnette au canon. Dans le couloir quelques autres demeurent pour relever leurs camarades pendant la nuit. En tête et en queue du train s'installent deux forts détachements dans des wagons blindés.

p.011 Nos défenseurs appartiennent au nouveau corps que vient de créer le gouvernement de la République sous le nom de « Garde des chemins de fer ». Le pays est en effet infesté de brigands qui attaquent les trains. Plusieurs d'entre eux sont d'anciens soldats. Le Chinois, après avoir tâté de la vie militaire où il mange mieux que la plupart de ses compatriotes, à charge de porter un fusil sur une de ses épaules, ne veut plus se séparer de son arme ; car il voit en elle l'outil du métier le plus facile et le plus agréable. Si on le licencie ou le chasse de son régiment, il va se joindre à la bande de scélérats la plus voisine.

Cette insécurité des routes n'est pas quelque chose de nouveau qu'il faille attribuer à l'anarchie du pays, conséquence de la révolution politique. Les brigands et les pirates ont toujours abondé en Chine ; ils sont même parvenus dans d'autres siècles à ébranler l'autorité des

Chine

empereurs, en constituant une sorte d'État dans l'État. Les gens du peuple témoignent encore de l'admiration pour les exploits sur mer ou sur les grands chemins de certains brigands, qui ont été jadis les héros de poèmes et de romans.

Les soldats, installés dans le couloir de notre wagon, parlent à voix haute, fument et discutent avec une inconscience qui rend inutile toute protestation. Ils sont là pour nous défendre, et, comme ils ne doivent pas dormir, ils trouvent naturel que leurs protégés se privent également de sommeil. Leurs oreillettes velues, leurs pelisses rustiques, les tignasses huileuses qui pendent au-dessous de leurs bonnets, leur donnent un air inquiétant. Ils ont été peut-être eux-mêmes bandits, avant de figurer parmi les défenseurs de l'ordre. À ce qu'on p.012 dit, le Gouvernement, pour plus de sécurité, a recruté la Garde des chemins de fer dans le personnel des anciennes bandes. Demain, s'ils y voient leur avantage, au lieu de monter dans le train pour le défendre, ils se posteront près de la voie pour l'attaquer.

Comme le tapage des Chinois nous empêche de dormir, je me distrais de mon insomnie en songeant à l'histoire de cette agglomération d'hommes dont notre train traverse le territoire en pleine nuit, la plus ancienne et la plus nombreuse de toutes celles qui existent. Cette histoire embrasse plus de 5.000 ans, et a pour épisodes saillants vingt-deux changements de dynastie et deux grandes invasions, celle des Tartares Mongols et celle des Mandchous.

L'Égypte remonte à une plus haute antiquité, ou plutôt, les historiens ont poussé plus loin leurs découvertes, reculant ainsi pour elle les frontières du passé. Mais il y a des milliers d'années que la vieille Égypte a cessé d'exister, et la Chine se conserve vivante et solide, comme aux temps de ses empereurs fabuleux.

Tout récemment elle a déconcerté le monde en passant brusquement, sans la transition du régime constitutionnel, du gouvernement despotique le plus absolu à la République démocratique. Mais ce n'est là qu'un changement de façade, car la révolution n'a pas modifié grand'chose à l'intérieur de l'édifice.

Chine

Le pays le plus vaste et le plus ancien de la terre a conservé jusqu'à ces dix dernières années la forme de gouvernement des sociétés primitives, le régime patriarcal. L'autorité du chef politique se modelait sur celle du chef de famille. ^{p.013} L'empereur était le père par excellence ; il régnait sur des centaines de millions de sujets, comme les patriarches de la Bible sur leurs descendants. Le Fils du Ciel punissait par des coups ou récompensait comme un père, et ses paroles étaient regardées comme une manifestation de la sagesse divine. De même le père de famille chinoise a gardé dans sa maison jusqu'à il y a peu de temps le droit de vie et de mort sur ses enfants, et les marie comme il lui plaît, sans consulter en rien leurs désirs.

Pendant 5.000 ans le bambou flexible et dur a été dans cet empire le véritable sceptre, la baguette magique qui a fait marcher les rouages de l'État en contraignant les hommes à pratiquer la vertu. Le seul Chinois qui ne fût pas exposé à être bâtonné quelque jour, c'était le Fils du Ciel. Ses ministres les plus estimés, ses mandarins favoris, les vice-rois de ses provinces, pouvaient tous, sur l'ordre de l'empereur, recevoir quelques douzaines de coups de bâton, pour expier leurs fautes ou leurs négligences. Et après, quand l'empereur leur avait témoigné de la sorte son intérêt, ils continuaient à exercer leurs fonctions.

Habitué depuis son enfance à être châtié par son père, jamais un Chinois ne s'est cru déshonoré pour avoir reçu quelques coups de bâton de plus ou de moins dans le cours de son existence. La bastonnade pouvait être infligée sans que la carrière de la victime fût brisée ni son prestige diminué. Ce n'était pas plus grave que n'est pour nous le paiement d'une amende pour infraction aux ordonnances municipales. Les agents de la police impériale portaient toujours dans leur main droite la verge de bambou ou le fouet, pour ^{p.014} qu'une fois la faute constatée, la correction suivît aussitôt.

Cet empire, gouverné comme une famille par un père d'origine divine ayant près de 500 millions d'enfants, a créé dans le cours de cinquante siècles une civilisation qui, maintenant, à force d'être vieille et raffinée, tombe en poussière, mais qui a eu, à toutes les époques, le

Chine

pouvoir de s'assimiler ses vainqueurs, de transformer les chefs farouches qui avaient conquis son territoire, et de les changer en empereurs chinois, pareils à ceux des dynasties disparues.

Les expéditions des Croisés d'un côté, de l'autre les guerres impitoyables de Gengis-Khan, qui arrachèrent tant de peuples asiatiques de leurs nids historiques, en les lançant comme des pierres dans des directions opposées, permirent de deviner quelques bribes du mystère chinois. Mais ce fut un homme isolé, un commerçant, un explorateur ami des aventures, qui révéla aux peuples d'Europe ce qui existait dans ce monde lointain, enveloppé de ténèbres pour les Occidentaux. Cet homme s'appelait Marco Polo.

Son père et son oncle avaient déjà voyagé pour faire du commerce à travers la mystérieuse Asie, et l'avaient emmené avec eux dès sa jeunesse. Pendant vingt-deux ans, il resta loin de l'Europe, s'habituant aux usages de l'Extrême-Orient. Sa vie est comprise entre la seconde moitié du XIII^e siècle et le premier tiers du XIV^e. Il parcourut l'Asie Mineure, la Perse, l'Inde, et arriva en Chine quand le petit-fils de Gengis-Khan venait de fonder la dynastie mongole dans l'empire du Milieu et de faire de Pékin sa capitale.

Le Grand khan, — c'est le nom que Marco Polo donna à l'empereur, et que la tradition consacra pendant plusieurs p.015 siècles, — avait besoin d'avoir à son service des étrangers loyaux dans un pays récemment conquis et sourdement hostile à ses nouveaux maîtres. Ce fut pour ce motif qu'il accueillit favorablement le marchand vénitien, qui pouvait en outre le renseigner sur le monde éloigné et inconnu dont il était originaire.

Marco Polo fut un personnage dans le Pékin d'il y a sept siècles. Le Vénitien devint même vice-roi d'une province chinoise, mais sa curiosité le poussa à parcourir des terres nouvelles ; il visita Sumatra, Java, Ceylan et la Tartarie.

Peu d'auteurs ont exercé autant d'influence sur les lettres que cet homme d'action sans prétentions littéraires. Quand il fut de retour dans

Chine

son pays, les Vénitiens écoutèrent avec intérêt la relation de ses voyages merveilleux. Puis les incrédules et les médisants trouvèrent dans ces peintures d'un monde lointain matière à scepticisme et à plaisanteries, et plusieurs de ses compatriotes finirent par le surnommer « Messer Millionni ». Quelques-uns l'appelaient ainsi à cause des richesses fabuleuses qu'il décrivait dans ses récits ; d'autres, plus malintentionnés, chiffraient par millions les mensonges qui, disaient-ils, sortaient de sa bouche. Capturé par les ennemis de Venise dans une bataille navale, il écrivit, dans le cachot où on l'avait enfermé, l'histoire de ses voyages à travers l'Asie. Dans ses derniers jours, parlant mélancoliquement de l'incrédulité de ses contemporains, il affirma qu'il n'avait pas mentionné dans son livre même la dixième partie des merveilles qu'il avait vues.

Un grand nombre de savants et d'explorateurs modernes ont démontré la véracité de Marco Polo dans son livre, où ^{p.016} ils n'ont relevé ni erreurs géographiques graves ni descriptions invraisemblables. Son œuvre circula dans le monde savant des deux derniers siècles du moyen âge. Poètes et romanciers l'exploitèrent pour leurs histoires de chevalerie. Ce fut lui qui fit connaître le prêtre Jean, ce roi mystérieux des Indes dont s'occupèrent tant les auteurs du moyen âge ; ce fut lui qui mit en honneur les noms de Cathay et de Cipango pour désigner la Chine et le Japon ; ce fut lui qui décrivit le premier comme témoin oculaire les richesses du Grand khan et ses palais de Pékin.

Christophe Colomb ne put lire personnellement le livre de Marco Polo. Ce récit ne fut popularisé, grâce à l'imprimerie, que plusieurs années après la découverte de l'Amérique. Mais il consulta plusieurs ouvrages qui s'en étaient inspirés et avaient reproduit les descriptions des richesses de l'Asie faites par ce marchand coureur d'aventures. Ce fut pour aller à la recherche de ces trésors que Christophe Colomb partit d'Espagne en se dirigeant vers l'Occident. C'étaient aussi les récits de Marco Polo qui lui avaient fait connaître l'existence du Grand khan et il était tellement sûr de le trouver dans sa capitale du Cathay

Chine

qu'il demanda aux rois Catholiques une lettre d'introduction écrite en latin pour que le Grand khan le reçût comme envoyé de l'Espagne.

Le livre d'un explorateur qui vivait à Pékin à la fin du XIII^e siècle, fut cause que deux siècles plus tard un autre aventurier de génie, se fondant sur la sphéricité de la terre, partît, avec une poignée d'Espagnols montés sur trois caravelles, à la recherche du Japon et de la Chine, en se dirigeant vers le couchant. Et ce fut en persistant dans cette entreprise ^{p.017} audacieuse qu'ils rencontrèrent au milieu de la mer, sans qu'aucun d'eux s'y attendît, une muraille infranchissable, la terre vierge des Indes nouvelles, appelée à tort plus tard Amérique...

Je finis par m'endormir, malgré les cris et les éclats de rire de nos défenseurs. Quand je me réveille, le soleil entre dans notre wagon par les interstices des fenêtres closes. Nous avons, semble-t-il, dépassé la partie la plus dangereuse de la route, des terres inondées par les grandes crues des fleuves, qui y laissent des places marécageuses, couvertes d'une végétation exubérante, où se réfugient les brigands.

Nous arrivons à la ville de Tien-tsin, le port le plus rapproché de Pékin. Dans le wagon-restaurant, il y a un grand nombre de Chinois à la mise élégante, qui causent en anglais, et se servent de fourchettes comme les Occidentaux. Ce sont de riches marchands ou de hauts fonctionnaires du Gouvernement qui vont à Pékin pour leurs affaires. Ils portent le costume national, une tunique en soie bleue de prix, un gilet noir de damas boutonné jusqu'au cou et une calotte de même couleur avec un bouton de corail ou de jade. Comme leur espèce de soutane bleue est ouverte à partir des genoux, elle laisse voir sa doublure de fourrure fine et coûteuse. Ils ont en outre un pantalon serré aux chevilles, très large et rembourré à l'intérieur. Ils aiment tous les bijoux. Ils portent avec ostentation des bagues précieuses qui ornent leurs mains délicatement soignées et des chaînes d'or qui tombent sur leur poitrine.

Un de ces élégants, jeune, au sourire affable, m'explique que les Chinois d'aujourd'hui s'habillent selon la saison. En ^{p.018} hiver ils

Chine

préfèrent le costume national. Il les protège mieux contre le froid ; son ampleur permet de le doubler de fourrure et de le rembourrer. En été ils adoptent le costume colonial des Européens, pantalon blanc et veste blanche fermée.

Il y a dans toutes les gares des foules habillées de bleu. Hommes et femmes portent le même costume de couleur identique. Le pantalon et la blouse sont l'uniforme du peuple chinois sans distinction de sexe. Dans les localités rurales on a conservé la longue natte, insigne du sexe masculin. Ce sont seulement les Chinois des grandes villes et ceux qui habitent à l'étranger, qui ont profité de la chute du gouvernement impérial pour couper cet appendice traditionnel.

Nous admirons du train des campagnes si bien cultivées qu'on dirait de véritables jardins. Les grands espaces consacrés à la culture des céréales révèlent un travail minutieux. Mais fréquemment nous voyons les vastes rectangles de terrain cultivé séparés les uns des autres par une ligne onduleuse de petits tertres qui sont des tombes. Ces groupes de sépulcres se prolongent parfois jusqu'à l'extrémité de l'horizon et forment des cimetières interminables.

Les Chinois peuvent régler leur ensevelissement sans que la loi entrave leur liberté. Chacun d'eux improvise un cimetière dans le champ qui lui appartient. Les tombes ne disparaissent pas dans le cours des siècles : les nouvelles générations n'ont qu'à appliquer chacune quelques pelletées de terre sur les tertres funéraires pour que ceux-ci durent des milliers d'années et soient plus solides que les monuments de granit.

p.019 Chacun défend les tombeaux de ses morts en défendant contre l'usurpation la propriété de la terre qui le nourrit. Et comme dans ce pays peuplé d'environ 500 millions d'habitants le nombre des décès s'élève tous les ans à un chiffre énorme et qu'on ne supprime aucune tombe, si nombreux que soient les siècles écoulés, il en résulte que ceux qui disparaissent, enlèvent de jour en jour plus de terrain aux générations nouvelles, et restreignent ainsi la sphère de leur activité.

Chine

Plus du quart de l'immense Chine est occupé par des tombes. En outre elles sont sacrées à jamais et il n'y a pas de gouvernement pour oser y toucher. Une des plus grandes difficultés auxquelles se heurtent les Blancs, quand ils construisent des chemins de fer, est l'impossibilité d'exproprier un champ où se trouvent des tombeaux. Quelquefois, ils sont obligés de faire faire à la voie ferrée d'absurdes détours, parce que les descendants de Chinois qui sont morts, il y a trois ou quatre siècles, refusent de déplacer les tombes de leurs ancêtres.

Les tombeaux sont tellement nombreux dans quelques champs que les propriétaires, forcés d'exploiter ceux-ci pour vivre, profitent des intervalles restés libres entre les tertres pour y tracer avec la charrue des sillons tortueux. Ils leur font produire ainsi des files d'épis nourris par les chairs décomposées d'ancêtres qu'ils n'ont jamais connus, mais qui leur inspirent un respect superstitieux.

Le Japonais vénère ses aïeux, parce qu'il en a fait des dieux et qu'il sera dieu à son tour, quand ses descendants lui rendront le même culte. Le Chinois honore les siens, parce qu'il les redoute. Il respecte les tombes d'ancêtres très ^{p.020}lointains dont il ignore le nom ; il se ruine et vend jusqu'aux objets de première nécessité pour faire de somptueuses funérailles à ceux de ses parents qui expirent dans sa maison. Comme il a peur des morts, il tâche de les apaiser et de les satisfaire, pour qu'ils ne viennent pas le tourmenter pendant la nuit et qu'ils ne sèment pas d'échecs et de malheurs le chemin de sa vie. Quelqu'un a défini ce peuple en disant que c'est une agglomération de cinq cents millions d'êtres vivants, épouvantés par la présence de milliards de morts.

Nous commençons à voir glisser devant nous, parallèlement au train, une haute muraille grise, toute hérissée de créneaux.

La vitesse du train se ralentit. Il s'arrête enfin, après avoir frôlé un pan de muraille antique qui s'avance à la façon d'un môle.

Nous sommes arrivés à Pékin.

@

III

LES TROIS VILLES DANS PÉKIN

@

La forme géométrique de Pékin. — La ville chinoise, la ville tartare et la ville interdite. — La maison chinoise et la tente de campement. — Les Esprits du vent et de l'air. — La quatrième ville. — Le quartier des légations et les troupes visibles ou cachées qui les défendent. — La sécurité des rues de Pékin et la police chinoise.

p.021 Tous les matins, en me levant au « Grand Hôtel des Wagons-Lits », je sens la même incertitude et je me pose cette question : « Suis-je vraiment à Pékin ? »

Ma chambre a tellement l'air d'une chambre d'Europe que, pour savoir à quoi m'en tenir, je suis obligé de tirer les rideaux d'une fenêtre et d'en essuyer les vitres que le froid du dehors a couvertes de buée. Je vois en face de moi un canal, sur un des côtés une muraille sombre, et au pied de l'hôtel une longue file de petites voitures dont les brancards reposent sur le sol, tandis que ceux qui ont pour métier de les traîner, les bras croisés sur la poitrine, préservent leurs mains du froid en les tenant sous leurs aisselles. Tous ces Chinois ont les yeux fixés sur les fenêtres de l'hôtel, p.022 et l'un d'eux qui m'a mené à travers la ville les jours précédents, en reconnaissant son client, entame une mimique expressive, pour me faire comprendre qu'il m'attend depuis l'aube.

Une fois de plus, je me convaincs que je suis bien à Pékin, mais cela ne m'empêchera pas d'éprouver demain au réveil la même incertitude. C'est si extraordinaire de nous trouver dans cette ville dont on nous apprend le nom dès l'enfance, en nous la disant si lointaine que nous ne parviendrons jamais à la voir !

À vrai dire, c'est seulement depuis la fondation de la République que Pékin forme une seule ville. Tant qu'ont régné les empereurs, leur capitale se composait de trois villes : la ville chinoise, la ville tartare et la ville impériale, qu'on appelait aussi la « ville interdite », défendues

Chine

chacune par d'épaisses murailles et par des portes profondes que couronnent des châteaux forts.

Pékin est, parmi toutes les capitales de la terre, celle qui a la forme la plus exactement géométrique et l'orientation géographique la plus strictement régulière. Son axe va rigoureusement du nord au sud. La rue de Chien-men, qui coupe en deux toute la ville chinoise et une grande partie de la ville tartare jusqu'à la première porte de la ville impériale, est une ligne tracée scrupuleusement entre ces deux points cardinaux, et les rues transversales qui y aboutissent sont orientées avec la même exactitude de l'est à l'ouest. Les murailles qui entourent les trois villes forment dans leur ensemble un quadrilatère dont chaque côté est parallèle à l'une des lignes qui bornent l'horizon.

p.023 En examinant le plan de Pékin, on croit voir une figure de géométrie. Au-dessous, au Sud, c'est un rectangle plus large que haut, la ville chinoise ; au-dessus, un carré parfait, la ville tartare, et, au centre de celle-ci, un second carré, la ville impériale.

La ville chinoise, réservée autrefois à la populace, joue le rôle du vestibule dans le plan d'une maison ; puis vient, comme si elle était le corps de bâtiment principal, la ville tartare, et au cœur de celle-ci, bien cachée de tous côtés, se trouve le sanctuaire, la ville impériale, où résidait le Fils du Ciel.

L'architecture de Pékin rappelle la vie nomade du peuple chinois aux époques reculées de son histoire. Ce fut également une vie errante que menaient les deux peuples envahisseurs, les Tartares et les Mandchous. Cette double influence explique qu'un grand nombre de ceux qui ont étudié l'architecture des Chinois, reconnaissent dans toutes leurs constructions, — palais, temples ou maisons particulières, — l'imitation de la tente de campement habitée par leurs ancêtres.

En Chine les maisons construites pendant les siècles passés n'avaient qu'un étage. Quand on voulait leur donner une certaine hauteur pour qu'elles eussent des proportions majestueuses, on les bâtissait sur un soubassement de pierre. Dans les quartiers

Chine

commerçants, pour ne point diminuer l'espace réservé au magasin proprement dit, plusieurs marchands furent obligés de construire au-dessus de leur établissement une espèce d'étage en mansarde qui leur servît de logement. Mais c'est une croyance traditionnelle que, si l'on habite un étage élevé, on s'expose à toute sorte de maladies, ^{p.024} tandis que, si l'on se maintient en contact à toute heure avec la terre, on reçoit d'elle des effluves mystérieux qui fortifient la santé.

La ressemblance entre la maison chinoise et la tente de campement est réelle. Les toits, noirs ou couverts de tuiles vernissées, sont toujours concaves, comme la couverture de toile de la tente, qui, sous le souffle du vent, forme une courbe rentrante. Les colonnes, toujours de bois, n'ont ni chapiteau ni base, même quand la maison est magnifiquement décorée ; elles sont couvertes de laque et de dorures, mais elles ont le même diamètre du haut en bas et n'ont aucun ornement en relief, comme les pieux qui forment la charpente intérieure des tentes dans les campements. Les angles des toits enfin se relèvent en s'incurvant, comme les extrémités de la tente que soutiennent des lances.

Les Chinois ont consacré par leurs superstitions cette forme bizarre qu'ont les angles de leurs toits. Nombreux sont encore ceux qui croient que, si leurs ancêtres ont donné l'aspect de cornes aux extrémités des toits, c'était pour laisser plus d'espace libre aux Esprits de l'eau et du vent, qui sont les maîtres de notre existence. De cette manière, ceux-ci ne déchirent pas leurs ailes et ne les accrochent pas à des angles aigus comme ceux des toitures que posent les « diables blancs » dans leurs constructions.

La tente de campement, origine et modèle de l'architecture chinoise, se répète toujours dans les monuments, soit en largeur, soit en hauteur. Une tour de pagode n'est qu'une succession de tentes aux toits en forme de corne, disposées harmonieusement les unes au-dessus des autres et diminuant ^{p.025} graduellement de largeur. Ces petits et légers étages superposés doivent être forcément en nombre

Chine

impair, cinq ou sept en règle générale : Les Chinois abhorrent les nombres pairs et les évitent dans toutes leurs constructions.

Les temples et les palais sont constitués par une agglomération de constructions toujours en forme de tente, et ont pour uniques matériaux le bois et les briques émaillées. Le marbre et le granit sont réservés pour les soubassements, pour les perrons aux rampes admirablement sculptées, pour les ponts à la courbure hardie, pour le dallage des cours intérieures, qui sont enfermées entre quatre files de maisons et rafraîchies par l'eau d'un canal qui se glisse tout au milieu.

Les trois anciennes villes dont se compose la capitale de la Chine, ont vu s'en former une autre plus petite, près de la muraille de la ville tartare, là où s'élève la porte d'En face, par laquelle passe l'avenue qui traverse tout Pékin jusqu'au palais impérial. Cette quatrième ville est ce qu'on appelle le quartier des légations, parce que c'est là qu'habitent les représentants des puissances étrangères et tous les Blancs résidant à Pékin. C'est comme un État indépendant au cœur de la Chine. Il a même pour le défendre des troupes internationales, et dans son enceinte les lois et les autorités du reste du pays n'ont aucun pouvoir.

Le lecteur doit assurément se rappeler l'insurrection des Boxers en 1900 et la situation horrible où se trouvèrent alors les habitants du quartier des légations. Les Boxers, qui poussaient le patriotisme jusqu'à la férocité, se soulevèrent contre les « diables blancs », et massacrèrent tous les individus de notre race qu'ils purent rencontrer. Le personnel des ^{p.026} légations, les faibles contingents militaires qu'elles avaient à leur disposition, et les civils européens qui purent s'armer, soutinrent une lutte désespérée pendant plusieurs semaines, jusqu'à l'arrivée des renforts envoyés par les grandes puissances. Ils durent se battre un contre mille, nuit et jour, souffrant de la faim, de la soif, de l'insomnie, respirant un air infecté par les cadavres abandonnés dans les rues au pied des barricades. Comme ils étaient sûrs de périr dans d'affreuses tortures, s'ils tombaient entre les mains des Boxers, ils combattirent avec l'héroïsme de celui qui est résolu à mourir, mais sans lâcher ses armes.

Chine

Les Boxers préférèrent d'ailleurs, — car les Chinois n'aiment guère les assauts à visage découvert, — attaquer les légations en se cachant dans les maisons voisines, dans l'espoir de réduire leurs ennemis par la faim et par la soif.

Depuis cette cruelle expérience, les puissantes nations qui veulent exercer leur influence sur les destinées de la Chine, maintiennent dans le quartier des légations des contingents militaires respectables. On voit dans les rues de cette petite ville, bâtie à l'européenne, des soldats anglais, français, italiens et surtout américains.

Il est improbable que les patriotes exaltés risquent aujourd'hui une attaque contre ce quartier. Les forces militaires dont disposent les ambassadeurs à Pékin et dans les concessions du port de Tien-tsin qui dépendent des légations, s'élèvent, à ce qu'il paraît, à environ 8.000 hommes ; ce qui, étant donné la valeur des soldats et de leur matériel de guerre, représente une armée très importante, si l'on tient compte de la désorganisation scandaleuse des cohues chinoises et de ^{p.027} la tendance qu'elles ont à fuir, quel que soit leur nombre, une fois leur première attaque repoussée.

Les ambassadeurs ne font point parade de leurs forces. On ne voit guère fréquemment dans les rues que des soldats américains, ce qui n'a rien d'extraordinaire, parce que c'est le gouvernement des États-Unis qui exerce la plus grande influence dans la République Chinoise. On rencontre rarement des soldats japonais, sauf les sentinelles qui gardent l'entrée de leur légation ; mais à Pékin c'est à plusieurs milliers que s'élèvent les marchands japonais, des jeunes gens robustes au sourire rusé. Si j'en crois quelques diplomates, tout Japonais tient cachés dans sa boutique son uniforme et son fusil, et il suffit d'un mot de l'ambassadeur pour qu'une demi-heure après, se forment dans les cours intérieures deux régiments aussi bien organisés que ceux de la garnison de Tokyo, sans que personne puisse deviner d'où ils sortent.

En se promenant dans Pékin, on remarque immédiatement le grand nombre d'agents de police et la méthode avec laquelle ils remplissent leurs fonctions. Il y en a, à peu de distance les uns des autres, qui par

Chine

les mouvements de leurs bras règlent la circulation. Ce sont seulement les pauvres qui vont à pied ; beaucoup de Chinois vont en automobile, et le reste des passants use de la petite voiture à roues légères, traînée par un seul homme, qui s'appelle ici ricscha. Dans la grande avenue qui partage en deux Pékin dans le sens de la longueur, les ricschas forment des files de six à huit voitures qui suivent le côté droit ou le gauche, suivant leur direction. Aucun des hommes-chevaux ne désobéit aux agents, qui maintiennent l'ordre en frappant dans leurs mains. De plus, tous les cent ^{p.028} mètres, il y a deux gendarmes, le fusil sur l'épaule, qui ont un uniforme plus correct et une mine plus rassurante que les gardes de notre train.

On devine que dans toute la ville l'ordre est maintenu avec fermeté et avec rigueur par une surveillance constante et impitoyable. Les vols et les meurtres y sont moins nombreux que dans la plupart des capitales européennes. Le Chinois du Nord, grand, sobre de paroles, honnête en affaires, ressemble fort peu au Chinois du Sud, tout petit, turbulent, rusé, enclin au mensonge, qui est le plus connu dans le monde, parce qu'à ses vices il joint des qualités remarquables qui le rendent précieux dans l'émigration.

IV

SINGULARITÉS DE LA VIE CHINOISE

@

La plus grande ville du monde. — Les vieilles rues et les foules qui les encombrent. — Les maisons, les meubles et les bonnets. — Les mariages. — Les pieds des Chinoises. — Vanité avec laquelle on apprécie la déformation des femmes vieux jeu. — La cuisine chinoise et ses hachis horripilants. — Les cuisiniers chinois dispersés à travers le monde. — Leurs caprices d'artiste.

p.029 Au milieu du XIX^e siècle Pékin était la plus grande ville du monde. Londres comptait à peine un million et demi d'habitants, New-York et Paris en avaient beaucoup moins, Pékin avait la même population qu'aujourd'hui, deux millions et demi d'âmes.

Sa superficie était également supérieure à celle de toutes les grandes villes de l'Occident, parce que l'importance des grands personnages chinois se mesure d'après l'étendue du terrain qu'occupent leurs demeures. Voilà pourquoi dans toutes les constructions qui ont quelque valeur, les architectes s'efforcent de tromper le visiteur en ménageant habilement des perspectives qui font paraître plus grandes les p.03 proportions des maisons et surtout les dimensions des jardins.

La population de Pékin a toujours paru deux ou trois fois plus nombreuse qu'elle n'est en réalité à cause du cérémonial réglé par l'étiquette chinoise et des coutumes propres au pays. Au temps de l'empire, nul personnage important ne sortait sans être porté dans un palanquin et suivi par un long cortège de serviteurs. Les mandarins attachés à la personne de l'empereur devaient être accompagnés d'au moins cent personnes. Les juges, quand ils allaient rendre la justice, avaient derrière eux, formant une véritable procession, tous ceux qui devaient assister à la séance, greffiers, procureurs, huissiers et plaideurs. Les mandarins militaires, à partir d'un grade équivalent à celui de capitaine chez nous, avaient une escorte de cavaliers, escorte qui, suivant l'importance du chef, était plus ou moins nombreuse, et avait dans certains cas jusqu'à l'effectif d'un gros escadron. Tous

Chine

galopaient sans ordre fixe, mais en s'arrangeant pour que le mandarin fût toujours au centre du groupe.

En outre, du lever au coucher du soleil, les petits cortèges des particuliers emplissaient les rues. Ceux-ci auraient cru perdre tout prestige, s'ils n'avaient pas fait leurs visites en palanquin, suivis de nombreux serviteurs. Les uns se relayaient pour soutenir la petite maison portative, les autres portaient les objets dont se servait habituellement leur maître, son parasol, son éventail, sa pipe, etc.

Une autre cause de grande affluence dans les rues de Pékin, était l'habitude de travailler à domicile, conservée par les gens de métier depuis les temps les plus reculés. Le charpentier, le forgeron, le tailleur circulaient dans la ville avec ^{p.031} leurs ouvriers et leurs apprentis, portant les matériaux et les outils nécessaires pour leur travail. Même les imprimeurs allaient chez les lettrés avec leur presse, leurs rames de papier, leurs bouteilles d'encre d'imprimerie. Les auteurs gardaient chez eux les planches de bois où étaient assemblés les caractères, planches dont chacune représentait une page, et n'avaient qu'à les mettre devant leur porte pour que l'imprimeur fabriquât en quelques heures des centaines de volumes, tirés sur un papier mince, à feuillets doubles, pliés et non coupés, forme de livre qui subsiste encore aujourd'hui.

La troisième cause d'encombrement dans les rues, c'était qu'à Pékin tout se faisait à bras, et que naturellement le transport de madriers et de briques pour les travaux publics et pour la construction des maisons particulières ne pouvait s'opérer sans de longs chapelets d'athlètes qui ployaient sous des poids écrasants.

Aujourd'hui la vie de la ville s'est modifiée. Les palanquins ont presque complètement disparu, comme dans les villes japonaises. La ricscha plus légère, qu'un seul homme suffit à traîner, a démoralisé la circulation.

Quelques grands personnages chinois, obstinément attachés à la tradition, refusent d'aller en automobile, comme font beaucoup de

Chine

leurs compatriotes qui ont voyagé dans les pays occidentaux. Ils n'osent pas non plus ressusciter l'antique palanquin, et font leurs promenades dans des berlines bleues, aux roues dorées, à l'intérieur tendu de soie gris- perle. Dans ces carrosses aux couleurs voyantes, capitonnés comme un boudoir de femme, les personnages de l'ancienne cour, d'une belle stature, un peu gros, richement vêtus de p.032 soie bleue, ne font pas mauvaise figure. Deux petits chevaux mongols, d'une taille exiguë pour un pareil véhicule, y sont attelés et parfois se mordent l'un l'autre, forçant un des laquais de mettre pied à terre pour rétablir entre eux la paix.

Comme les maisons n'ont qu'un étage, elles sont composées de nombreux pavillons que séparent des cours et des jardins. Les Chinois sont les seuls dans l'Extrême-Orient dont l'ameublement ressemble au nôtre. Ils s'asseyent sur des chaises et non sur le sol, se servent de tables pour manger et de lits pour dormir. Dans leurs salons le grand luxe, ce sont les paravents. Sur les diverses feuilles de ceux-ci sont peints avec une exactitude minutieuse des paysages et des scènes de la vie ordinaire. Dans toutes les demeures un peu confortables, il y a au-dessous des appartements des tuyaux de pierre qui transmettent la chaleur produite par un foyer souterrain.

Ce peuple, qui durant des siècles s'est habillé d'une façon uniforme, pour obéir aux lois somptuaires édictées par le Fils du Ciel, conserve, par respect de la tradition, la même coupe de vêtements dans les diverses classes de la société. L'importance des personnes se mesure uniquement à la richesse des tissus qu'elles emploient.

L'élégance et le rang de chacun sont révélés surtout par le bonnet ou calotte qui couvre sa tête. C'est sur lui que se trouvent les insignes honorifiques équivalant à ceux que portent en Europe les mandarins civils sur leur poitrine, sous forme de croix, les mandarins militaires sur leurs épaules sous forme d'épaulettes. Chaque coiffure montre, par le bouton qui la termine, à quelle catégorie appartient le porteur. Le p.033 bouton est tantôt de soie, tantôt d'or ou de pierre précieuse, et son symbolisme s'applique à toutes les dignités, même à celles qui sont

Chine

purement littéraires. En outre, les mandarins lettrés, pour montrer combien les travaux matériels leur étaient étrangers, ont laissé jusqu'à ces derniers temps pousser les ongles de leurs mains. Ils ne les exhibaient que les jours de solennités officielles, les revêtant le reste du temps, pour les protéger, d'étuis de bambou.

On sait l'influence énorme de ce qu'on appelle le Code des Rites dans ce pays cérémonieux. La grande science, au temps de l'empire, consistait à connaître le plus grand nombre de mots possible et toutes les règles d'une étiquette très compliquée. L'écriture chinoise, qui est idéographique, n'emploie point d'alphabet. Chaque signe représente un mot, et la grande science était de pouvoir garder dans sa mémoire le souvenir de vingt, trente et même quarante mille de ces signes, et de les trouver tout prêts au bout du pinceau qui sert de plume. Celui qui en outre parvenait à surmonter les difficultés infinies de l'étiquette, se considérait comme apte à remplir les plus hautes charges publiques, car il fallait toujours passer des examens pour les obtenir. Aujourd'hui tout est changé, et les lettrés qui font figure dans la République chinoise, savent quelque chose de plus que des mots vides d'idées ou des formules de politesse interminables et hypocrites.

L'autorité despotique du père a maintenu jusqu'à ces dernières années dans la famille un régime absurde. Comme autrefois au Japon, les enfants n'étaient jamais consultés pour leur mariage. Souvent deux amis qui n'avaient pas encore ^{p.034} de progéniture, se promettaient solennellement d'unir par les liens du mariage les enfants qu'ils pourraient avoir plus tard, si ceux-ci étaient de sexe différent. Ce qui faisait la solennité de la promesse, c'était que les deux hommes déchiraient chacun leur tunique en deux morceaux et s'en donnaient l'un à l'autre la moitié. Le Code des Rites protesta en vain contre l'absurdité de ces coutumes. Les pères, jaloux de leur pouvoir absolu, continuèrent de marier leurs fils selon leur caprice ou leur intérêt, et de vendre leurs filles au prétendant qui leur offrait le plus.

Dans les provinces de l'intérieur le mariage est encore pour l'homme un jeu de hasard. Comme les Chinois traditionalistes tiennent leurs

Chine

filles recluses, celui qui désire se marier est obligé de recourir aux bons offices de vieilles femmes marieuses de profession, qui, en cas de tromperie, sont passibles, en vertu des anciennes lois, de peines extrêmement sévères, comportant même parfois la strangulation.

Malgré ces menaces de la loi, les faiseuses de mariage, subornées par les pères, trompent presque toujours les jeunes gens en exagérant effrontément les grâces et les qualités de leurs futures. Comme c'est en ouvrant la portière du palanquin qui transporte chez lui son épouse, que le mari la voit pour la première fois, il ne lui reste pas d'autre ressource, si on l'a abusé par de faux renseignements sur sa beauté, que de la ramener immédiatement chez ses parents en déclarant la fête terminée et de congédier le bruyant cortège des musiciens et des invités. Mais c'est là chose plus fréquente dans les comédies chinoises que dans la réalité, car le mari, s'il prend pareille décision, perd l'argent qu'il a donné au ^{p.035} beau-père pour obtenir sa fille, ainsi que les cadeaux qu'il a faits.

Aujourd'hui on use à Pékin de cartes de visite comme en Europe. La seule différence, c'est qu'en Chine les cartes sont imprimées des deux côtés, au recto en caractères chinois, au verso en lettres des alphabets occidentaux. Au temps de l'empire, la carte de visite, qui est originaire de Chine, avait des dimensions énormes et portait trois emblèmes représentant les trois plus grands bonheurs qui puissent échoir à un Chinois : un héritier, une fonction publique, et une vie très large, symbolisés par trois figures, un enfant, un mandarin et une cigogne.

En circulant dans les rues de Pékin, je me sentis aussitôt pris de cette curiosité qui attire vers le sol les regards de tous les étrangers : je désirais voir les pieds des Chinoises.

Une des premières réformes du gouvernement républicain a été d'abolir la barbare coutume qui estropie les pieds des femmes pour leur donner une petitesse exagérée. Il y a maintenant déjà toute une génération de jeunes filles dont les pieds sont restés intacts et sont pareils à ceux de toutes les femmes. Néanmoins, au bout de quelques jours de promenade dans Pékin, on y rencontre des dames de la

Chine

bourgeoisie et de l'aristocratie, encore jeunes, entre vingt-huit et trente ans, dont les pieds ont été déformés par cette coutume si absurde.

Tout le monde sait comment s'opère cette torture : on oblige les fillettes à porter de minuscules souliers de métal qu'elles ne quittent qu'une fois devenues femmes. Les doigts se plient et, maintenus sous la plante des pieds, peu à peu s'ankylosent ; les pieds ne sont plus à la fin que deux ^{p.036} moignons enserrés dans une chaussure que sa forme arrondie fait ressembler aux sabots de certains animaux.

Les femmes qui ont subi cette mutilation marchent avec une difficulté qui cause à l'observateur une certaine angoisse, la première fois qu'il les voit. Elles avancent d'un mouvement pareil à celui d'une personne montée sur des échasses ; leurs genoux semblent ne pouvoir se plier ; elles se balancent avec un dandinement grotesque, semblable à celui du canard. Et pourtant, dans le cours des siècles, les poètes chinois ont chanté cette allure gauche, la comparant aux ondulations des fleurs sous la brise, au balancement du saule pleureur, etc.

Malgré la difficulté qu'elles ont à se mouvoir, les Chinoises sont toujours prêtes à se promener, et ce dont elles se plaignent, c'est que leurs maris et leurs parents ne leur laissent pas plus de liberté. Ce qui les rend sédentaires, ce n'est pas la déformation de leurs pieds, mais la rigueur du régime familial. Toutes portent des pantalons de soie bleue, dont l'entrée est très large, et il est comique et triste en même temps de voir sortir de cette housse ondoyante un mollet décharné et complètement osseux, couvert d'un bas blanc, au bout duquel un moignon est enfermé dans une espèce de petit sabot de satin noir attaché par des rubans, qui fait l'office de soulier.

Les Chinoises sont plus grandes que les Japonaises. Quelques-unes, n'étaient leurs petits yeux obliques, pourraient passer pour européennes à cause de leur teint blanc et de leurs formes potelées. Toutes se fardent, dans la jeunesse comme dans l'âge mûr. Elles accentuent d'un trait de crayon ^{p.037} noir l'arc de leurs sourcils, et se mettent un brin de rouge sur la lèvre inférieure. Les dames d'origine

Chine

mandchoue, comme insigne de leur noblesse, conservent la coiffure de leur race, un nœud semblable à celui des Alsaciennes, mais fait avec leurs cheveux. La plupart des Chinoises ont un petit nez court ; les femmes mandchoues ont le nez aquilin et la mine orgueilleuse des peuples de proie. Elles ont aussi une autre façon de marquer la noblesse de leur sang, c'est de ne jamais user de voiture à l'euro péenne. Pour elles, le véhicule aristocratique est l'antique charrette mandchoue. J'ai rencontré sur une route, près du palais d'Été, plusieurs princesses de l'ancienne cour, dont l'une était la tante du jeune empereur détrôné. Toutes, fardées et les cheveux noués sur la tête, étaient dans une espèce de charrette de laboureur, traînée par deux petits chevaux mandchous. Elles étaient assises sur des coussins placés sur le fond de la caisse du véhicule, et, comme celui-ci n'avait point de ressorts, à chaque ornière de la route, leurs altesses et leurs excellences étaient forcées de se cramponner aux ridelles, pour ne pas rouler sur le sol.

La cuisine du pays va nous faire retrouver la Chine aux coutumes étranges et aux originalités déconcertantes, dont la peinture nous a tant étonnés dans les livres que nous lisons quand nous étions enfants. Les gastronomes chinois sont ceux qui ont le plus gros catalogue des aliments à l'usage de l'homme. Dans les boucheries on vend des chats et des chiens, qu'on a, affirment les connaisseurs, gavés de riz et, par surcroît, pour mieux les engraisser, maintenus à l'attache nuit et jour. Comme cette consommation pourrait ^{p.038} avoir pour résultat une multiplication dangereuse des rats, débarrassés par là de leurs ennemis, on vend aussi dans les mêmes établissements des rats dépouillés, groupés par paquets de douze, les queues liées ensemble. Le Chinois, las de manger du porc au riz, use de ces viandes pour varier ses menus. Et dire que la Chine est le pays des faisans, qui y foisonnent autant que les poules !

La grande spécialité gastronomique nationale, ce sont les hachis, qu'on sert au commencement de tous les banquets. Il y a quarante espèces environ de hachis, dans la composition desquels entrent les

Chine

ingrédients les plus invraisemblables, vers de terre, cloportes énormes, d'un noir très brillant (j'en ai vu vendre dans les rues), œufs couvés avec leurs petits fœtus, cocons de ver à soie bouillis avec leurs larves...

Des sauces et des triturations multiples modifient l'aspect et le goût de ces divers ingrédients. C'est de la même façon qu'on apprête les fameux nids d'hirondelle, assemblage de filaments gélatineux qui ressemblent au vermicelle, et les nageoires dorsales du requin, dont on utilise simplement les fibres qui sont à la base.

Quelques-uns de ces aliments, qui répugnent à nos estomacs, coûtent fort cher. Pour faire un simple plat de hachis, il faut donner la chasse à un requin et ne prendre dans son corps énorme qu'une petite poignée de filaments adhérents à son dos.

Beaucoup de riches Chinois se sont ruinés en donnant des banquets à leurs amis. Ces ripailles, d'une longueur invraisemblable pour les Blancs, durent parfois toute une nuit, et sur la table défilent les plats les plus extraordinaires. Les ^{p.039} patriciens romains ont pu engraisser des lamproies en leur donnant des esclaves à dévorer ; ils n'ont jamais atteint le degré d'extravagance dispendieuse des grands personnages chinois.

Quoi qu'il en soit, les Chinois sont passés maîtres dans l'art culinaire, et l'on en trouve maintenant dans les cuisines d'un grand nombre d'hôtels, de transatlantiques et de riches familles américaines, aussi bien du Nord que du Sud. Ils ont une véritable vocation pour la chimie alimentaire, et s'assimilent facilement les combinaisons gastronomiques des Blancs, qu'ils perfectionnent ensuite, grâce à leur patience souriante et à leur esprit éveillé. Plusieurs manières de préparer le riz, inventées par eux, figurent parmi les meilleures recettes de la cuisine moderne. Dans les villes des États-Unis, les restaurants chinois attirent toujours une nombreuse clientèle. Dans l'Amérique du Sud, les familles les plus opulentes de quelques capitales apprécient beaucoup les cuisiniers chinois, parce qu'ils sont très laborieux et savent introduire des nouveautés dans la cuisine du pays.

Chine

Le danger avec ces artistes admirables, c'est qu'ils éprouvent souvent la nostalgie du pays lointain où ils savent qu'ils seront transportés après leur mort ; car ils paient pour cela tous les mois leur cotisation à une entreprise qui se charge de rapatrier les cadavres des Jaunes. Ils se rappellent les plats apprêtés par leur mère qu'ils ont mangés dans leur enfance, et tâchent, en en préparant de semblables sur leurs fourneaux, de faire revivre cette période de leur vie qui est toujours la plus douce à leur cœur...

@

TEMPLES ET PHILOSOPHES

@

Le temple du Grand lama. — La chapelle secrète. — Lao-tsé et Confucius. — Le temple de Confucius et la salle des Classiques. — Le temple du Ciel. — La valeur symbolique du nombre 9. — La cérémonie célébrée par l'empereur au solstice d'hiver. — Le temple de l'Agriculture. — Comment le Fils du Ciel labourait tous les ans. — État avancé de l'agriculture chinoise il y a des milliers d'années. — L'engrais le plus précieux et le plus estimé.

p.040 À l'extrémité nord de Pékin, près de la muraille de la ville tartare, sont disséminés les divers bâtiments que comprend le temple, jadis fameux, du Grand lama. Plutôt qu'un temple, c'est un immense monastère, fondé par des bonzes venus du Thibet, auxquels se joignirent plus tard des Chinois bouddhistes, désireux d'être initiés aux doctrines conservées depuis plusieurs siècles par les Grands lamas dans leur ville mystérieuse de Lhassa. Ce temple finit par loger 1.500 bonzes ; c'étaient les empereurs qui pourvoyaient à leur subsistance, leur faisant en outre des dons considérables pour qu'ils pussent embellir et agrandir leurs constructions.

p.041 Pour avoir de quoi vivre, les bonzes ont ouvert aux curieux le temple du Grand lama, et le font visiter comme un musée. Quelques-uns même ont appris quelques mots d'anglais pour demander un pourboire aux visiteurs.

Comme tous les monuments chinois, ce temple est une agglomération de bâtiments isolés, avec des cours intérieures dallées de granit et un parc de cèdres séculaires. Dans tout l'Extrême-Orient, je n'ai rien vu qui donne une impression aussi complète de vieillesse que ce temple tombé dans la misère. Les bâtiments de l'Occident, construits en pierre, prennent dans l'abandon et dans la ruine un aspect sombre et majestueux. Les constructions asiatiques, dont les éléments sont des plaques de marbre sculpté auxquelles le temps donne des tons de dent cariée, des briques émaillées, des tuiles colorées et vernissées,

Chine

des poutres qui s'écaillent et d'où tombent des fragments de laque et de dorures, font penser à ces momies qui, une fois exposées à la lumière, ne conservent plus sur leurs côtes que des broderies en loques, des débris d'ornements, des parfums corrompus, des bijoux ternis par l'humidité de la terre et par la purulence des cadavres.

Cette pagode, majestueuse autrefois, a maintenant ses toits couverts de broussailles. Une innombrable variété de plantes parasites aux fleurs sauvages a surgi entre les tuiles, que disjoint la poussée de leurs racines. Les corbeaux, éternels figurants de la scène sous le ciel de l'Asie, voltigent au-dessus des cours intérieures, ou s'alignent sur le rebord des toits, en croassant. Les poutres énormes de la toiture sont rongées par les artisans et laissent tomber peu à peu leur cœur réduit en poussière. Sous l'action de la vieillesse les colonnes perdent ^{p.042} leur stuc rouge et se mouchettent de taches blanches, pareilles aux pustules varioliques.

Les habitants de ce monastère paraissent également décrépits et sourient avec une mélancolie fataliste. Ce sont des bonzes sans âge, des êtres inclassables, dont le visage a une expression fanatique et routinière. Les idées généreuses du doux Gautama ont été défigurées par les interprétations de nombreuses générations de prêtres, et aujourd'hui ne sont plus qu'un prétexte à cérémonies. Ces moines bouddhistes ont oublié la doctrine de Bouddha. Ils ne connaissent que les rites, et les pratiquent automatiquement, sans en soupçonner le sens caché.

Dans un des sanctuaires nous voyons la statue gigantesque de Maitreya, le Bouddha chinois dont l'air jovial, les grosses joues, le ventre démesuré, font rire les prêtres eux-mêmes qui lui rendent un culte. Comme ce colosse grotesque ne rappelle en aucune façon la sérénité de la statue, œuvre également d'un Chinois, du noble solitaire de Kamakoura !

L'intérieur des sanctuaires est aussi délabré que les façades. L'or brille de tous côtés, mais est tout crevassé et n'a plus qu'un éclat mourant, parsemé de grandes taches noires.

Chine

Dans les premières heures de la matinée, quand les bonzes célèbrent leurs offices, l'aspect général du temple a encore une certaine magnificence. Les officiants portent leurs chapes rouges, couleur citron ou couleur safran, pareilles à celles du culte catholique. La seule richesse que la pagode ait conservée de ses splendeurs passées, ce sont les vêtements rituels, dont plusieurs ont été donnés jadis par des impératrices.

p.043 Un des sacristains, moyennant un pourboire supplémentaire, nous ouvre certain sanctuaire qu'on peut qualifier de secret. Autrefois les empereurs seuls y pénétraient, et maintenant, pour y entrer, il faut profiter de l'absence des principaux bonzes. Dans cette petite et mystérieuse retraite se trouvent plusieurs statues phalliques, apportées du Thibet il y a des siècles, qui représentent l'acte de la génération avec un réalisme sans voile. En outre, le sacristain bouddhiste nous donne les adresses d'artistes chinois qui vendent des reproductions en bronze de ces images divines, si pieusement naïves que, malgré leur indécence, elles n'ont rien de pornographique.

Malgré l'indigence d'esprit de ceux qui l'habitent actuellement, ce monastère a le plus grand intérêt pour qui songe à ce que représenta pour la Chine, il y a plusieurs siècles, l'introduction du bouddhisme. La nouvelle religion éveilla la vie spirituelle dans le pays. Un grand nombre de Chinois, avides de savoir, entreprirent de longs et pénibles voyages dans le lointain Thibet, où étaient gardées dans toute leur pureté les traditions sur Bouddha et ses doctrines ; ils durent traverser des pays barbares, toujours en guerre, et affrontèrent l'esclavage et la mort, mais de tels voyages, bien qu'ayant un but simplement théologique, apportèrent à la Chine qui était un pays fermé, des notions géographiques et des renseignements sur les mœurs d'autres peuples, inconnus d'elle jusque-là.

Dans le voisinage du temple du Grand lama se trouvent celui de Confucius et de son annexe, la salle des Classiques.

Confucius est le plus grand homme qu'ait produit la Chine. Sur les cinq cents millions d'âmes qui la peuplent, il en est bien peu qui se

Chine

rappellent les noms de ses empereurs, même p.044 de ceux qui figurent glorieusement dans son histoire, mais nul n'ignore qui était Koung-fou-tseu ; c'est là le nom chinois de Confucius. Il n'y a pas d'exemple d'homme illustre de l'Occident qui soit arrivé comme lui à la plénitude de la gloire. Dans ce pays où les charges et les honneurs ne sont pas transmissibles, et où l'héritier du mandarin le plus puissant retombe dans les bas-fonds de la société, s'il ne réussit pas lui aussi à se rendre digne, par l'étude et par son succès dans les examens, de la haute situation de son père, l'unique noblesse reconnue est celle des descendants de ce philosophe.

Confucius a eu un prédécesseur, le moraliste Lao-tseu ou Lao-tsé. C'était un pur spiritualiste et un esprit supérieur qui vivait six cents ans avant notre ère et un siècle avant Confucius. Mais, après sa mort, sa philosophie mal comprise a eu la mauvaise chance de donner naissance à une religion infectée de superstition et de magie, qui est celle que suit aujourd'hui le bas peuple en Chine, et sur l'histoire de sa vie se sont greffées d'innombrables légendes qui l'ont lamentablement défigurée. Le fond de ce qu'on appelle taoïsme, n'en est pas moins une philosophie qui recommande d'étouffer en soi les passions sensuelles, de fuir les plaisirs du monde et de contempler la divinité pour s'absorber en elle, comme l'eau d'une source retourne à la mer d'où elle tire son origine.

Si l'on veut comparer brièvement les deux grands penseurs dont l'action sur les Chinois a été toute puissante, on peut les caractériser ainsi : Lao-tsé s'est préoccupé plus de l'individu que de l'humanité ; il voit dans la vie simplement une p.045 période transitoire où l'objet principal de l'homme doit être la contemplation pure, si bien que sa morale ne contribue en rien au bonheur de l'espèce ; Confucius, au contraire, a pensé à la société plus qu'à l'individu, et lui a donné pour fondement les règles de la morale la plus généreuse ; pour lui la vertu ne consiste pas uniquement à s'abstenir d'actions condamnables ; il faut en outre se rendre utile à ses semblables et travailler activement au bonheur de tous. L'un estime que la civilisation a causé la décadence

Chine

de l'espèce humaine ; l'autre l'accepte et la considère comme la plus belle destinée de l'homme sur la terre. Le premier se perd dans les profondeurs de la métaphysique ; le second a formulé des règles de morale dont plusieurs président aujourd'hui à la vie du peuple chinois sous sa forme la plus élevée. Lao-tsé a été un grand philosophe. Confucius, un grand législateur.

« Réponds au mal par la justice et à la bonté par la bonté. » Ainsi parlait Lao-tsé, six siècles avant la naissance de Jésus. « Traite les hommes comme tu désires être traité par eux. » Voilà ce que disait Confucius 500 ans avant l'ère chrétienne.

Tandis que dans les autres pays on consacrait des temples à des dieux imaginaires et souvent cruels, la Chine en éleva à un simple mortel, parce qu'il avait été l'apôtre de la douceur, de la morale et de la vertu. Le temple de Confucius à Pékin est d'une majestueuse simplicité. Très grand, il est imposant dans sa nudité. Point d'images le long des parois ; sa principale parure est un calme absolu. Sur les colonnes et sur les murs brillent seulement çà et là de légères dorures. Quand on a vu l'énorme profusion de dieux et de monstres dont sont peuplées les pagodes, les yeux se délassent ^{p.046} agréablement dans ce vaste local où il n'y a ni idoles ni sculptures.

Dans ce panthéon austère, où il n'y a jamais eu de tombeaux, et dans la salle voisine, appelée salle des Classiques, où se réunit de temps en temps l'académie de Pékin, on ne célèbre jamais de cérémonie qui ait un caractère religieux. En réalité, Confucius a été un moraliste qui s'est toujours tenu en dehors des religions positives. Toutes, y compris le catholicisme, peuvent admettre sa morale et dire que leurs doctrines s'accordent avec ses théories personnelles. Une fois par an seulement le président va au temple avec son cortège de hauts fonctionnaires, — comme y allait autrefois l'empereur, — pour rendre l'hommage dû au plus grand des Chinois, en présence des élèves des écoles, et une musique accompagne les chœurs de voix enfantines quand ils chantent les hymnes composés jadis par le moraliste poète.

Chine



Le temple du Ciel.

Les deux temples incontestablement les plus anciens de Pékin se trouvent à l'extrémité opposée, à l'entrée de la ville chinoise, quand on y arrive par la route du Sud. C'est là qu'on a, jusqu'à ces dernières années, célébré un culte fondé sur les idées religieuses des premières dynasties, avec des cérémonies qui datent de plus de trois mille ans. Ce sont le temple du Ciel et le temple de l'Agriculture.

Chacun d'eux est formé d'une agglomération de chapelles et entouré d'un parc d'arbres centenaires qui ont pris des proportions énormes. Ces deux parcs sacrés sont séparés uniquement par la fameuse rue d'En-Face, qui, partant du centre de Pékin, va tout droit de la porte du même nom pratiquée dans la muraille de la ville tartare, à la porte du Sud, qui donne accès dans la ville chinoise.

^{p.047} La porte et la rue d'En-Face (Chien-men) s'appellent ainsi parce qu'elles sont sur l'axe qui passe par le centre du palais impérial et aussi par le milieu de la salle du Trône, où le Fils du Ciel donnait ses audiences. Celui-ci, sans bouger de son siège, pouvait, s'il faisait ouvrir les portes des trois enceintes fortifiées de la ville impériale et la porte de la muraille de la ville tartare, embrasser du regard dans toute sa

Chine

longueur la rue d'En-Face, bordée de maisons et fourmillant de monde, sur une étendue de dix kilomètres.

Une fois par an, l'empereur suivait cette rue pour aller solennellement au temple du Ciel. C'était pour fêter le jour du solstice d'hiver. Jamais dans le reste de l'année le monarque divin ne traversait les rues de sa capitale. Ses sujets ne pouvaient pas davantage ce jour-là voir son visage. Les habitants de la rue d'En-Face devaient demeurer enfermés dans leurs maisons et ne pouvaient, sous peine de mort, se risquer à regarder par une fente quelconque. Les rues adjacentes étaient barrées par de hautes palissades. Ce devait être un bien curieux spectacle que celui du cortège impérial s'avançant lentement, en grande pompe, le long de cette large avenue, complètement déserte.

Il y a huit ans, la rue Chien-men était la plus pittoresque de la Chine. Aujourd'hui, ses maisons sont toujours occupées par les principaux commerçants de Pékin, mais un incendie a détruit les antiques façades de ses magasins, où les jalousies étaient couvertes de couches de vieil or, et dont le bois était sculpté en forme de fleurs, de branches et de dragons.

Le commerçant chinois, inventeur des annonces, continue à mettre devant sa porte de grands placards qui empiètent ^{p.048} sur la rue, portant sur leurs deux faces des inscriptions en lettres d'or et des dessins fantastiques. Cette ornementation commerciale donne une originalité pleine de vie et éclatante de couleur à cette rue Chien-men dont la perspective se perd à l'horizon. Mais ceux qui ont pu la voir, avant l'incendie, parlent avec enthousiasme de la magnificence artistique qu'avaient les façades des magasins, tendues d'une dentelle de bois doré.

Nous traversons les allées du parc qui entoure le temple du Ciel. Ce bois, situé à l'intérieur d'une ville enceinte de murs, est si vaste qu'il faut user de la ricscha pour pouvoir visiter tous les édifices disséminés dans ses futaies. On comprend l'admiration des premiers Blancs qui visitèrent Pékin, à une époque où dans les grandes villes d'Europe on n'avait pas encore dessiné les parcs qui y existent aujourd'hui. Il

Chine

semblait extraordinaire de trouver au sein d'une ville fortifiée ces futaies aux limites invisibles, qui ont l'air de croître en pleine campagne. En outre, la rue Chien-men était alors la seule rue du monde qui eût cinquante mètres de largeur.

Nous visitons d'abord les édifices sacrés qui sont les annexes du temple proprement dit. Ces constructions, qui ne sont pas très élevées, ont leurs murs épais peints en rouge sombre, couleur de sang, qui est ici employée pour les constructions majestueuses et décore uniformément les palais et les temples. Les tuiles sont d'un bleu azuré, qui est de mise dans des édifices consacrés au Ciel. Des ponts de marbre se courbent inutilement au-dessus de larges fossés envahis par les herbes. Autrefois, dans ces canaux, coulait une eau verdâtre très limpide, où nageaient toutes les espèces de la faune ^{p.049} fantastique et invraisemblable qui peuple les fleuves du pays, poissons rouges, dorés, violets, aux yeux monstrueux comme l'objectif d'un télescope, traînant dans leur sillage leur longue jupe transparente de danseuse au rythme de leurs nageoires minces et amples comme des mantelets de dentelle.

En montant des perrons de marbre coupés en deux par le « sentier impérial », nous arrivons à l'autel du sacrifice. Cet autel se compose de trois tours basses et larges superposées en formant des angles rentrants. Les trois plates-formes sont d'un marbre très blanc qui est tout à fait lisse, les sculpteurs ayant concentré tout leur effort sur l'ornementation des rampes.

Chacune de ces plates-formes est séparée de la suivante par un perron de neuf degrés. Le nombre 9 est le nombre sacré des Chinois, comme le nombre 7 a été celui des peuples chrétiens. La religion primitive des Chinois distingue neuf sphères célestes, leur science antique compte neuf époques dans la formation de la terre, les divisions du temps et de l'espace ont toujours chez eux pour base le nombre 9.

Par une matinée brumeuse et froide de notre mois de décembre, l'empereur montait à la plate-forme la plus haute de cet autel, pour offrir un sacrifice à ses ancêtres, les dieux souverains du Ciel. Pour

Chine

cette cérémonie, il revêtait une tunique de fourrure d'agneau noir, doublée de renard blanc, et, par-dessus, un manteau de soie où étaient brodés les deux dragons célestes, le soleil, la lune et les étoiles.

Seul il se hissait jusqu'à la dernière plate-forme de ce cône tronqué. Les personnages de sa suite restaient immobiles sur les degrés des trois perrons, les mandarins lettrés à p.050 droite, les mandarins militaires à gauche. Il offrait aux esprits célestes les mets apprêtés pour cette cérémonie, des rouleaux de parchemin et de soie couverts d'écriture, un bouvillon sans défaut et un disque de lapis-lazuli. L'assemblée silencieuse des hauts dignitaires n'ignorait pas que le Fils du Ciel s'était préparé à cette cérémonie en jeûnant et en faisant, à diverses reprises, son examen de conscience, car la pureté de son âme et le vertueux désir d'assurer le bonheur de son peuple étaient la plus précieuse offrande à faire à ses ancêtres, qui le contemplaient du haut du ciel.

Pendant la cérémonie une musique jouait des airs liturgiques. Dans un pavillon de ce même parc on garde un grand nombre d'instruments dont on usait dans cette fête, grands tambours, cymbales, gongs, harpes énormes enfin à la cuvette ornée de cygnes et de chiens bleus sculptés, ceux-ci avec une crinière de lion.

Au delà de l'autel à la triple tour, une avenue conduit au temple du Ciel proprement dit, sorte de rotonde dont la coupole est soutenue par des colonnes de laque rouge. Sur son mur circulaire brille une primevère artificielle aux fleurs d'or.

Six religions existent en Chine depuis plusieurs siècles. Trois d'entre elles sont pratiquées par la majorité de la nation, le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme. Le taoïsme est la religion fondée sur les doctrines de Lao-tsé, qui appela *tao* la raison par laquelle est gouverné le monde, en d'autres termes, la vertu parfaite. En outre l'islamisme, le christianisme et le judaïsme ont beaucoup d'adeptes, mais leurs communautés sont néanmoins peu importantes par p.051 rapport au chiffre énorme de la population chinoise ; les chrétiens ne dépassent pas

Chine

deux millions, les juifs sont moins nombreux, les musulmans le sont davantage, mais ne sont en somme que vingt millions.

Le confucianisme est la religion des lettrés, le taoïsme et le bouddhisme, religions du peuple, comptent des fidèles par centaines de millions. Ces trois religions associent fraternellement leurs efforts, s'empruntent les unes aux autres des doctrines et des rites, et s'abstiennent de tout prosélytisme.

Les empereurs, toujours pleins de respect pour les diverses religions de leurs sujets, ne rendaient de culte qu'au Ciel, et témoignaient en outre une sorte de reconnaissance mystique à la terre labourée, qui nourrit la nation.

Le temple de l'Agriculture, voisin du temple du Ciel, a un parc moins vaste, mais dont les proportions paraîtraient néanmoins extraordinaires dans bien des capitales de l'Europe. L'empereur qui, de ses propres mains, apportait aux dieux célestes le tribut de ses offrandes lors du solstice d'hiver, célébrait aussi une autre cérémonie religieuse, quand arrivait l'époque du labour. En présence des personnages de sa cour et avec toute la pompe qui accompagne un acte de gouvernement, le Fils du Ciel saisissait le mancheron d'une charrue peinte en jaune, à laquelle étaient attelés deux bœufs aux cornes dorées, labourait une pièce de terre sans l'aide de personne et l'ensemencait ensuite. Le peuple chinois est celui qui a fait connaître aux autres peuples la soie, le riz, l'oranger et d'autres arbres aux fruits savoureux. La cour impériale, en rendant un hommage religieux à la culture de la terre, adorait ce qui a fait la gloire de la nation.

p.052 L'habileté et l'ardeur enthousiaste dont font preuve les Chinois dans les travaux agricoles, ont fini par être cause pour les étrangers d'un souci qui les obsède et rend plus difficile leur alimentation pendant leur séjour dans le pays. Les agriculteurs chinois, grands partisans de la culture intensive, se préoccupaient déjà des engrais, il y a des milliers d'années, alors que personne dans notre partie du monde n'avait la moindre idée de ce qui pouvait fertiliser les terres. Et parmi les matières susceptibles de reconstituer et de tonifier la force germinative

Chine

du sol, il en est une qu'aujourd'hui ils préfèrent à toutes, c'est celle qui est de provenance humaine.

J'ai dit un mot de cette prédilection à propos d'une certaine rencontre faite dans une rue de Kyoto. Il est vrai que le Chinois mêle la matière en question à d'autres, pour en doser convenablement l'énergie fécondante, mais il n'en est pas moins certain que toutes les plantes de leurs admirables potagers ont toujours autour de leur pied quelque chose qui a passé par les latrines.

Dans les hôtels importants de Pékin et d'autres villes, ceux qui les dirigent, pour tranquilliser la clientèle, apposent dans le vestibule une affiche où ils affirment catégoriquement que tous les légumes apprêtés dans leurs cuisines proviennent de terrains appartenant à l'établissement et cultivés à l'européenne.

Le Chinois rit des scrupules et des dégoûts des Occidentaux. Il compare le fumier pourri dans les écuries que nous employons dans nos champs, et la matière qu'il préfère, ne peut comprendre pour quelle raison les excréments des hommes doivent répugner plus que ceux des animaux, et p.053 finit par nous prendre en pitié, comme si nous étions des enfants inconséquents et capricieux.

Comme l'engrais humain est le plus apprécié de tous, l'acte par lequel on le produit, ne passe nullement chez eux, comme chez nous, pour quelque chose de honteux et d'immonde, quand il ne s'opère point en secret, et on l'accomplit en public, le plus tranquillement du monde. Dans l'intérieur de Pékin sans doute la police s'efforce de faire régner à cet égard une discipline tout européenne, et ne permet point que dans les rues principales les gens se soulagent ainsi à la chinoise pour le plus grand bien de l'agriculture. Mais, si l'on passe en ricscha ou en automobile dans les rues écartées ou dans les environs, on rencontre toujours quelque Chinois accroupi, un morceau de journal à la main dont la lecture est le cadet de ses soucis, qui sourit au passant sans changer de posture. Parfois il n'est pas seul, et, après lui, s'aligne une longue file de ses compatriotes qui sont courbés de la même façon et ne se troublent pas davantage.

Chine

Tout agriculteur se préoccupe d'installer, près de la route, dans ses champs, des latrines à l'usage des voyageurs. Il choisit comme emplacement l'endroit le plus agréable, l'ombre d'un arbre touffu ou un groupe d'arbrisseaux en fleur. Il y a même des gens pour affirmer que les plus lettrés plantent là des placards avec des vers où le passant est prié de faire halte et de laisser un souvenir de lui.

Mais cela, je ne l'ai pas vu.

@

LA VILLE INTERDITE

@

Les « mers » et les montagnes des jardins impériaux. — La « montagne de charbon ». — L'arbre condamné à être perpétuellement enchaîné pour crime de lèse-majesté. — Les gardiens des jardins sous la République. — Les grandes cours intérieures de marbre et leurs rivières. — Les trésors du Fils du Ciel. — Les réceptions solennelles dans la salle de la Grande réunion. — Tout Pékin vu du haut du trône. — Les oiseaux, maîtres désormais de la Ville interdite. — Vols commis par les troupes des peuples civilisateurs. — L'ironie des Chinois.

p.055 Avant 1911, date de la chute du régime impérial, l'Européen arrivé à Pékin ne pouvait visiter que le temple du Ciel et celui de l'Agriculture avec leurs vastes parcs. La Ville interdite lui était fermée, ainsi que beaucoup de temples antiques, qui étaient en même temps des bonzeries habitées par des moines fanatiques.

Le gouvernement de la République a ouvert au public toutes les résidences impériales, et depuis quatorze ans un nouveau Pékin s'offre à la curiosité des voyageurs. On peut franchir les trois enceintes différentes de la Ville interdite, comme on l'appelle, et la visiter à toute heure.

p.055 La première partie de la Ville interdite a toujours été nommée par le peuple la Ville jaune, à cause de la couleur des tuiles vernissées qui en couvrent les toits. C'était là que se trouvaient les ministères et les autres centres de la vie officielle ; les étrangers de marque y étaient admis. La deuxième partie de la Ville interdite était la Ville rouge, qui devait son nom à la couleur de ses murailles. Nul n'en franchissait les portes, à moins d'appartenir à la cour du Fils du Ciel. Dans ses bâtiments avancés logeaient les gardes de l'empereur et les personnages de sa cour. La troisième et la dernière partie de la Ville interdite, c'est-à-dire la partie centrale et mystérieuse qu'habitaient le souverain et sa famille, s'appelait la Ville violette, et devait aussi son nom à la couleur de ses toits.

Chine

Bien peu de gens pénétraient dans la Ville violette. Les principaux mandarins et les ambassadeurs reçus par le Fils du Ciel ne dépassaient point les majestueuses cours intérieures de la Ville rouge. Même aujourd'hui on n'a pas davantage accès dans la Ville violette, parce qu'elle est réservée en partie au jeune empereur sans couronne, qui continue à mener, près du président de la République, une existence mystérieuse.

De même que les voyageurs d'autrefois admiraient profondément les grands parcs enfermés dans les murailles de Pékin, on est frappé aujourd'hui d'étonnement en voyant les jardins de la Ville interdite. On croit être en pleine campagne, quand on y contemple les futaies qui semblent s'étendre à l'infini, les montagnes couvertes de palais et de pagodes aux toits en forme de cornes superposées, d'où pendent des clochettes aux p.⁰⁵⁶ frémissements sonores, les lacs où naviguent des sampangs portant à leur proue des dragons et, à l'intérieur, des chambres dorées au toit arrondi. Et ces vastes jardins se trouvent dans une enceinte fortifiée, protégés par des murailles invisibles de l'endroit où nous sommes, mais qui ont plusieurs kilomètres de long.

Les empereurs chinois et les riches marchands ont toujours considéré comme le plus précieux ornement d'une demeure opulente, un jardin reproduisant au milieu de ses frondaisons les beautés de la nature, suivant les règles d'un goût puéril et minutieux à l'excès, mais qui ne mérite pas quand même le dédain. Quand on visite cette Ville interdite, aussi grande que quelques capitales de l'Europe, qui était simplement la résidence d'un seul, on peut apprécier combien est nécessaire à l'homme le contact avec la nature. Ces monarques absolus qui, pendant une longue série de siècles, ont dominé sur la plus grande partie du monde asiatique, et que les exigences de l'étiquette forçaient à s'isoler de leur peuple, ont fait reproduire à l'intérieur de la Ville qui leur servait de palais, les splendeurs de la campagne, faute de pouvoir aller les visiter en simples voyageurs.

Maintenant les jardins impériaux sont délaissés. La République ne peut entretenir une armée de plusieurs milliers de jardiniers, comme

Chine

faisaient les Fils du Ciel, prodigues de leurs trésors. Mais, malgré leur état d'abandon toujours croissant et la tristesse des après-midi d'hiver, ils ont encore dans leur mélancolie un air de majesté.

Les lacs sont nombreux et de dimensions énormes, avec des îles et des presqu'îles boisées. Comme les Chinois de p.057 Pékin vivaient et mouraient sans connaître l'Océan, ils ne virent point d'obstacle à baptiser emphatiquement du nom de « mers » ces vastes étendues d'eau, qui le conservent encore aujourd'hui. Dans la Ville interdite on trouve la mer du Milieu, la mer du Nord, la mer des Roseaux et d'autres encore.

Il ne suffit pas aux empereurs de creuser des mers dans leurs jardins ; ils y élevèrent aussi des montagnes. Pékin est situé dans une plaine poussiéreuse, et c'est seulement quand on perd de vue la capitale, qu'on commence à apercevoir les premiers contreforts d'une chaîne de montagnes. Mais dans les jardins de la Ville interdite il y a des montagnes sur la cime desquelles s'étaient orgueilleusement des palais et des temples ; la plus fameuse d'entre elles est celle qu'on appelle Mee-Chaen (la montagne de Charbon).

À ce qu'on raconte, elle doit son nom à la prévoyance d'un empereur, qui, pendant une des guerres civiles de jadis, craignant d'être assiégé par ses ennemis, amassa des quantités énormes de charbon. La masse gigantesque de combustible fut ensuite oubliée, et, recouverte de terre par les tourbillons de poussière que les ouragans soulèvent dans la plaine de Pékin, elle finit par se transformer en une colline aux pentes rudes. Puis, les empereurs, dédaignant comme inutile le contenu de cette montagne artificielle, en couvrirent les flancs de jardins, et pendant plusieurs siècles elle fut pour eux, dans ce séjour fermé et majestueux, un lieu de prédilection.

Aujourd'hui la montagne de Charbon est abandonnée. Sur les chemins qui y sont tracés, on ne voit plus que des bonzeries désertes ou des palais qui, jadis habités par des p.08 mandarins favoris de l'empereur, tombent maintenant peu à peu en ruines. Entre ces

Chine

édifices, des bosquets de lilas grandissent et des cèdres centenaires étendent leurs branches vénérables. Des troupes dansantes d'oiseaux animent de leurs chants cette solitude verdoyante, du lever au coucher du soleil.

Je ne crois pas pourtant que ces allées en pente aient été plus fréquentées aux beaux temps de l'empire. Le Chinois riche aime à voir les jardins de sa fenêtre ; rarement il s'y promène ; il n'en apprécie le charme que pour ses yeux. Les mandarins d'autrefois n'ont dû monter qu'en palanquin les chemins escarpés de la montagne de charbon, pour s'asseoir, une fois arrivés à sa cime, dans la tour qui la couronne, et contempler de là par les fenêtres en saillie l'ensemble d'une ville qu'ils ne pouvaient visiter que de loin en loin, pour remplir leurs devoirs à la cour.

Au centre de la mer du Milieu, appelée aussi mer des Lotus, se trouve, dominant une colline artificielle couverte de bois et de palais, le fameux arbre enchaîné.

Quand, il y a deux siècles et demi, les empereurs mandchous s'emparèrent de Pékin et renversèrent la dynastie des Ming, le dernier des Ming ne voulut pas survivre à une telle honte, et il se pendit à une branche de cet arbre. Il était de l'intérêt des nouveaux empereurs de sauvegarder, avec le prestige de leur avènement, l'inviolabilité et le caractère sacré de leurs personnes ; ils ordonnèrent en conséquence de faire son procès à l'arbre coupable d'avoir prêté ses branches pour l'accomplissement de ce sacrilège, et il fut condamné à la détention perpétuelle pour crime de lèse-majesté. Il y a bien des années que l'arbre est sec, mais il dresse encore sa masse ^{p.059} noire au milieu d'une végétation qui pousse en pleine liberté, et il garde, enroulées autour de son tronc et de ses branches dénudées, de nombreuses chaînes tachées de rouille.

Au-dessus des canaux aux rives dallées qui amènent l'eau d'une « mer » à l'autre, s'élanche la courbure des ponts de marbre. À d'autres endroits, ils font communiquer les jardins avec les îles. La courbure exagérée de ces ponts en rend le passage pénible pour les pieds des Occidentaux. L'un d'eux, malgré sa magnificence, a été surnommé « Le

Chine



Un pont dans les jardins impériaux.

Bossu », tant le sommet de l'arc qu'il forme a de hauteur. En outre le temps et l'abandon ont détérioré les petits escaliers qui aident à en gravir ou à en descendre la double pente, et en ont rendu par là le passage plus difficile. Mais les grands personnages chinois avaient pour chaussure de légers chaussons de feutre, qui leur permettaient d'adapter la plante de leurs pieds aux sinuosités du sol, et partant, de faire pareille ascension mieux que nous autres. J'ai déjà dit comment l'empereur, avec ses légères sandales de parchemin, montait au haut des perrons, conformément aux rites, en se hissant le long du « sentier impérial », qui n'offrait pas toujours un chemin facile.

Dans tous les kiosques on trouve des soldats et des armes. Sur les rives des lacs dallées de marbre circulent des patrouilles, le fusil sur l'épaule. Près des ponts dont la courbure est trop hardie, il y a des militaires qui s'empressent de tendre la main aux visiteurs pour les aider à franchir ce dos d'âne glissant de marbre, dans l'espoir d'un pourboire ou d'une simple cigarette. Si on ne leur donne rien, ils n'en continuent pas moins à sourire et à faire des politesses. Ces robustes p.060 gaillards, qui viennent des provinces du Nord, paysans de bonne

Chine

humeur que la République a transformés en soldats, paraissent plus corpulents qu'ils ne sont en réalité, à cause de leurs habits d'hiver capitonnés intérieurement de coton brut, rembourrage qui les grossit à l'excès. Il y a de la neige dans les coins sombres de la futaie et de larges plaques de glace flottent sur l'eau des lacs, mais, comme il fait soleil, ces guerriers ont relevé les oreillettes de fourrure de leurs bonnets. Quand passe un détachement, on voit au-dessous des files de baïonnettes, se balancer par-dessus les têtes des soldats, au rythme de leur marche, les deux oreillettes toutes droites.

Au-dessus des murailles de la Ville rouge miroitent les toits des palais impériaux, tous couverts de plaques de laque jaune, couleur réservée exclusivement au Fils du Ciel. Une suite de neuf cours énormes (toujours le fameux nombre symbolique), autour desquelles s'élève une quadruple rangée de constructions, forme le noyau de la Ville interdite. Ces cours communiquent entre elles par des entrées monumentales, dominant des plates-formes de marbre, auxquelles donnent accès des deux côtés des escaliers aux larges marches. Ces entrées monumentales sont aussi de marbre ; trois portes s'y ouvrent, réservées, celle du milieu à l'empereur, les deux autres aux mandarins, d'après leur catégorie civile ou militaire. Chacune d'elles est surmontée d'un pavillon de bois laqué et doré, avec un toit jaune, dont le rebord s'incurve à chacun de ses angles.

Toutes ces neuf cours sont pavées de marbre, et au milieu de chacune d'elles court une rivière traversée par trois ou ^{p.061} cinq ponts. Elles sont si démesurément spacieuses que l'homme semble y disparaître, tant son corps se rapetisse lamentablement, quand il va se placer à une de leurs extrémités ! Pour rompre la monotonie de ces terrasses rectangulaires, couvertes de dalles blanches et entourées de bâtiments magnifiques, de grands piédestaux s'y élèvent, qui supportent les uns des lions chinois aux yeux gros et ronds comme des boules, à la denture de crocodile, à la crinière de chiens griffons, d'autres des cigognes de bronze ou des vases qui ressemblent à des cloches hors d'usage.

Chine

Au fond de la seconde cour, la plus énorme de toutes, est la salle impériale. C'était là que le Fils du Ciel recevait les ambassadeurs et les princes, ses vassaux. Dans les galeries de l'est et de l'ouest se trouvaient les magasins renfermant ses richesses privées, vastes salles qui souvent ne pouvaient contenir tous les trésors du divin empereur, maître absolu d'un pays plus grand que l'Europe.

Il faut imaginer l'aspect qu'offrait cette seconde cour, les jours de grandes réceptions. Dans sa partie nord s'ouvre ce qu'on peut appeler la salle du Trône, cette salle que les Chinois nomment Ta-ho-tien (salle de la Grande Réunion). Au milieu de cette salle était placé le siège impérial, dont les quatre pieds étaient des deux côtés de l'axe qui partage Pékin en deux. Si l'on ouvrait la porte centrale du pavillon sud, et successivement celles qui donnaient accès dans la Ville rouge, dans la Ville jaune et dans la ville tartare, toutes disposées également sur une seule et même ligne, le Fils du Ciel, sans bouger de son siège, pouvait porter ses regards jusqu'à l'extrémité sud de Pékin, à travers toute la ville chinoise, sur ^{p.062} une étendue de plusieurs kilomètres, et voir s'agiter au loin, comme une fourmilière, les foules qui se pressaient dans la rue d'En-Face.

On monte à la plate-forme de marbre qui supporte la salle de la Grande-Réunion, par cinq perrons qui donnent sur autant d'autres terrasses entourées de balustrades d'un merveilleux travail. Le marbre est devenu sous la main des artistes une matière ductile que leurs doigts modelaient rapidement. Des cigognes et des dragons semblent courir au milieu d'une dentelle de marbre. Les siècles ont donné à la pierre la couleur jaune du miel.

Tout dans la salle est de bois, parois et colonnes, mais avec de nombreuses couches de laque, rouge, dorée ou couleur de bronze verdâtre, qui imitent les tons des métaux et ceux des pierres précieuses, mais en donnant à ces couleurs l'éternelle fraîcheur de leur vernis dont le temps ne peut entamer l'éclat.

Le canal qui traverse cette seconde cour a la profondeur d'une rivière. Cinq ponts de marbre le franchissent ; grâce à eux, pouvaient

Chine

autrefois passer en même temps d'une rive à l'autre les cortèges imposants du Fils du Ciel. Sur les cinq plates-formes de marbre qui s'échelonnent jusqu'à la salle de la Grande Réunion, se tenaient debout des milliers de mandarins pendant toute la durée de la cérémonie impériale.

Dans cette cour où pourraient se déployer à l'aise plusieurs bataillons de soldats européens, se rangeaient les détachements des Huit Bannières, ou corps qui formaient l'armée chinoise, avec leurs cuirasses multicolores, leurs casques de métal en forme d'ombrelle, leurs lances terminées par un fer ^{p.063} semblable à un large cimenterre, leurs mousquets qui avaient pour crosses des têtes de dragon, leurs uniformes oranges ou bleus. Au-dessus de cette forêt d'armes étincelante, flottaient les Huit Bannières, emblème des antiques tribus mandchoues, jaunes, blanches, rouges, bleues ou teintes avec des combinaisons diverses de ces quatre couleurs. Au fond, occupant une place modeste et subalterne, se rangeaient les troupes de la Bannière Verte, les plus nombreuses et les plus recrutées dans le bas peuple, qui maintenaient l'ordre dans les provinces de l'empire où elles faisaient l'office de gendarmerie.

Les ornements saillants des bâtiments ont un couleur blanchâtre, due à la couche de fiente déposée par les pigeons, qui souillent également de leurs excréments les terrasses de marbre et les lions, les tortues, les cigognes de bronze verdâtre, dressés sur leurs piédestaux. De petits corbeaux aux mouvements gracieux voltigent dans les cours ou se posent sur les files de toits, troublant de leurs croassements le silence de cette vaste ruine.

Dans les bâtiments de certaines autres cours, le gouvernement de la République chinoise a improvisé un musée avec les objets qui purent échapper à la rapacité des troupes des nations civilisées, quand elles vinrent en 1900 secourir les assiégés du quartier des légations et disperser les Boxers. Dans ces salles il y a peu d'ordre, mais la splendeur de leur contenu éblouit et finit par fatiguer les yeux.

Chine

Il y a là des porcelaines très anciennes, d'un prix inestimable, qui ont l'air d'avoir été fabriquées par des ouvriers d'une habileté plus qu'humaine. On voit dans les vitrines des ^{p.064} meubles somptueux, taillés dans des bois précieux, où se jouent capricieusement toutes les sinuosités squameuses du dragon ; des trônes d'or ; des cuirasses incrustées de pierreries ; des arbres dont les feuilles et les troncs sont faits avec des écailles d'huîtres perlières ; des armes ciselées comme des bijoux, des costumes de cérémonie où se détachent en haut-relief des animaux héraldiques ; des sceptres d'or et de cristal de roche ; des émaux de dimensions si étonnantes qu'on ne s'explique pas comment ils ont pu être fabriqués, des casques et des chapeaux entièrement couverts de perles, pareilles aux gouttelettes d'une rosée divine qui serait tombée sur eux.

Un grand nombre de ces objets furent cachés par des Chinois fidèles à la dynastie, quand arriva le corps expéditionnaire envoyé par les peuples civilisateurs, et furent rendus ensuite au Gouvernement. D'autres furent volés par les troupes des envahisseurs, et les commissions chargées de réparer ce passé criminel parvinrent à les racheter. Mais que de richesses disparurent ! Que de vols furent commis !...

Chaque fois qu'ils nous montrent un objet précieux stupidement mutilé, les gardiens du musée se bornent à nous dire :

— Ce sont les troupes des nations civilisées qui ont fait cela.

Et ils sourient avec une amabilité ironique.

Ils savent que leur immense et antique pays, routinier et fatigué, comme tous les peuples extrêmement anciens, a donné au monde la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine et les principes fondamentaux de l'agriculture scientifique.

@

LE PALAIS D'ÉTÉ

Le portraitiste de l'impératrice. — La mentalité d'une souveraine chinoise. — Les beaux chameaux de Pékin. — Les murailles de la capitale et son ancienne artillerie. — Merveilles du palais d'Été. — Le grand lac. — Le fameux vaisseau de marbre. — Un port de commerce improvisé pour que le Fils du Ciel pût se déguiser en vagabond. — L'heureux « ménage à trois » impérial. — Le jeune ex-empereur et le Président de la République

p.065 Miss Catherine Carl est une femme-peintre de talent américaine et la seule blanche qui ait habité les palais impériaux de la Chine.

En 1905, elle était à Shang-haï, quand la légation des États-Unis l'appela à Pékin. L'impératrice régnante, qui suivait l'exemple de certaines reines fameuses à d'autres époques, gouvernant à sa manière l'immense empire et tenant tête à l'ambition des puissances occidentales, avait éprouvé tout à coup le désir de vivre comme les souveraines de la lointaine Europe. Mais un tel désir n'était qu'un mouvement de curiosité qui ne l'empêchait pas de reprendre p.066 aussitôt ses anciennes habitudes. Cette impératrice, le dernier souverain qui ait véritablement régné sur la Chine, — car la République a été proclamée trois ans après sa mort, — voulut qu'une artiste appartenant à la race blanche fît son portrait, et, dès qu'elle apprit qu'une femme peintre célèbre voyageait dans ses États, elle profita de l'occasion, préférant servir de modèle à une femme.

Tandis que miss Carl faisait son portrait, elle l'interrogeait avec une curiosité d'enfant sur la manière de vivre des femmes chez les peuples de la race blanche.

L'étiquette chinoise ne lui avait jamais permis de voir les rues de Pékin. Elle gouvernait son immense empire sans avoir visité aucune des villes qu'il renfermait. Tout ce qu'elle en savait, elle l'avait appris par ouï-dire de ses mandarins. Quand elle traversait la capitale, une fois l'an, pour se rendre au temple du Ciel avec le jeune empereur, ou pour aller de sa résidence d'hiver de Pékin au palais d'Été, il ne lui était pas

Chine

possible de voir son peuple. Rues et chemins étaient déserts dès la veille. Les Chinois savaient que toute tentative faite pour connaître leurs souverains était un crime qu'ils paieraient de leur tête. L'impératrice, suivie de son brillant cortège, s'avançait comme un fantôme dans ces rues mortes, et, pour que son passage eût quelque chose de plus irréel encore, des serviteurs du palais cachés sur les toits ou dans des arbres faisaient tomber une pluie de pétales rouges et jaunes, couleurs emblématiques de la dynastie, comme une sorte d'hommage céleste.

Pour cette femme, maîtresse absolue de cinq cents millions d'êtres humains, la plus grande distraction était de se poster ^{p.067} le matin à une fenêtre, en dissimulant avec soin sa présence, pour voir les pauvres serviteurs de ses cuisines qui apportaient sur leur dos des sacs ou des paniers de comestibles. Elle pouvait ainsi connaître d'autres créatures que les personnages de sa cour. Peu de temps après, la tradition et l'orgueil dynastique régnaient de nouveau sur son âme, et lui faisaient trouver incompréhensible la vie menée par les souveraines de l'Europe.

Elle ressentait une sympathie instinctive et une admiration professionnelle pour Victoria, la reine de la Grande-Bretagne. Ses ministres et les diplomates lui avaient fait connaître l'existence de cette souveraine, impératrice comme elle, qui gouvernait l'autre partie du monde.

Au fond de son âme de Chinoise, elle se croyait supérieure à sa rivale. Les savants du pays, héritiers d'une science vieille de cinq mille ans, lui avaient appris que l'empire du Milieu occupe le point culminant de la terre, et que la pauvre Europe a grand'peine à se maintenir dans l'espace en se cramponnant à un de ses flancs. Mais, de toute façon, Victoria était la seule femme qui, dans le monde des Blancs, pût être comparée à sa personne divine. C'était à elle qu'appartenaient les îles flottantes qui voguent à travers les mers avec un panache de fumée ; c'était elle aussi qui possédait une partie de l'Asie, l'Inde, le pays le plus peuplé après la Chine, et la Fille du Ciel ne pouvait comprendre

Chine

qu'une aussi grande reine sortît à pied dans des rues ouvertes à tout le monde et voyageât sans un long cortège, tout comme une boutiquière de Pékin.

— Tu crois que vraiment elle vit ainsi ? demandait-elle à sa portraitiste. Ne m'a-t-on pas trompée ?

p.068 Miss Carl a la bonté de m'accompagner dans la demeure merveilleuse, aujourd'hui fermée, où elle a passé quelques années près de l'impératrice régente, le palais d'Été, retraite favorite de la souveraine.

Nous suivons en automobile la longue avenue de la Paix perpétuelle et d'autres rues non moins larges de la ville tartare. Nous voyons quelques marchés pleins d'une foule remuante à cette heure matinale. Dans le voisinage de celui qu'on appelle le marché du Charbon, abondent les caravanes de chameaux. Tous les artistes qui ont peint des scènes de la vie à Pékin, placent invariablement à côté de ses murailles une file de chameaux, et ce détail, qui semble un ornement artificiel, n'est que la copie exacte de la réalité. J'ai toujours dû faire arrêter mon automobile aux portes de Pékin pour laisser passer, semblables à des escadres naviguant sur la terre, ces caravanes de chameaux qui avancent en tendant la tête comme une proue et en balançant les flancs comme la coque d'un vaisseau.

Dans l'intérieur de la ville ils marchent à la file, attachés les uns aux autres pour ne pas entraver la circulation. Chacun d'eux a la corde de sa muserolle assujettie à la queue de celui qui le précède. Dans le voisinage des marchés, quand ils se voient débarrassés de leurs charges, ils replient sous eux leurs pattes et se tiennent immobiles sur les trottoirs, tandis que les chameliers vendent leurs marchandises.

Nous franchissons une des portes de Pékin. Toutes sont surmontées de châteaux forts aux vieilles toitures, aux murs dont la couleur a été tellement modifiée par le temps qu'il p.069 est impossible de lui assigner une place dans la gamme des tons connus.

L'antique mur d'enceinte de Pékin est l'ouvrage de fortification le plus grandiose et le plus inutile qu'on puisse trouver dans le monde

Chine

entier. Son épaisseur dépasse les proportions connues. En réalité il se compose de deux murailles dont l'intervalle a été comblé par les anciens constructeurs avec de la terre et des décombres. Pour cette raison, les portes sont profondes comme des tunnels, et, malgré leur hauteur, ont l'air de trous de souris, pour qui voit l'excessif éloignement des deux extrémités. Entre chacune d'elles et la ville se trouvent une nouvelle muraille en forme de demi-lune, une place d'armes où un bataillon peut se ranger à son aise, et un autre château-fort, pour que les assaillants, après avoir pris la première porte, en rencontrent une seconde qui les arrête. Néanmoins, les fortifications de Pékin n'ont jamais permis de soutenir un siège héroïque, et les envahisseurs ont toujours forcé l'enceinte facilement.

Notre automobile passe rapidement dans les faubourgs de Pékin et se lance bientôt à travers la campagne, Le palais d'Été est à vingt kilomètres, dans une région que les empereurs modifièrent à leur guise, pour la transformer en une sorte de paradis, comme Louis XIV créa dans une plaine aride les jardins de Versailles avec leurs fontaines et leurs étangs. Mais l'œuvre des souverains chinois fut plus colossale que celle du roi de France. Plusieurs d'entre eux s'y consacrèrent successivement, et, de plus, ils eurent à leur service le travail discipliné et tenace de multitudes infatigables.

Nous suivons le bord d'un canal qui va de Pékin au palais ^{p.070} d'Été. Maintenant son cours est interrompu en plusieurs endroits. Autrefois le Fils du Ciel et son cortège pouvaient se rendre de la Ville violette au palais d'Été dans des barques dorées que halaient des équipes de serviteurs cheminant sur la rive.

Je passe un jour entier dans ce palais entouré de jardins qui ont plusieurs lieues de circuit.

Nous voyons les salles d'audience, qui étaient la partie du palais d'Été où les empereurs se mettaient en rapport avec le monde extérieur. Là venaient troubler leur vie champêtre des ministres, des ambassadeurs et des vice-rois de provinces. Dans une de ces salles des statues gigantesques de bronze, représentant un phénix et un dragon,

Chine

se dressent, la bouche ouverte, sur des piédestaux de jaspe. Ma compagne, qui passa là tant de fois, m'explique que du gosier de ces deux animaux sculptés, s'échappait, pendant toute la durée de l'audience, un nuage invisible de parfums.

Au delà des salles de réception et avant les bâtiments où résidaient réellement les empereurs, se trouve le théâtre, dans une cour énorme encadrée de palais peu élevés en bois doré ou laqué, construits sur des plates-formes de marbre. Au centre de cette cour s'élève le décor fixe de la scène, un bâtiment de trois étages. Les acteurs criaient à tue-tête, quand ils passaient d'un étage à l'autre, suivant les besoins de la pièce.

Après avoir visité le théâtre, nous passons au pied d'une série de collines sur les pentes desquelles s'étagent, soutenues par des murs décorés de briques émaillées, des terrasses qui ont été autrefois des jardins, et qui maintenant sont couvertes de plantes parasites desséchées par le froid. Au temps des ^{p.071} empereurs, elles étaient plantées de pivoines, et chacune de ces collines était une pyramide de fleurs, au sommet de laquelle s'élevait un édifice rouge et or, pagode ou kiosque.

Tout à coup s'ouvre une large perspective ; constructions, colonnades et montagnes s'écartent brusquement les unes des autres. Une surface blanche et azurée se prolonge au loin devant nos yeux. C'est la fameuse « mer » du palais d'Été, étendue d'eau qui n'a sa pareille dans aucun parc de la terre.

Les étangs de Versailles et ceux d'autres parcs fameux paraissent peu de chose en comparaison de cette magnifique pièce d'eau. À l'appui de cette affirmation, qu'il nous suffise de dire que ce lac, dont on ne peut distinguer les limites que du haut d'une éminence, et, qui, seul de tous les autres, justifie l'appellation emphatique de « mer » imaginée par les Chinois, a toutes ses rives dallées de marbre sur une étendue de plusieurs kilomètres, avec des balustrades également de marbre, sculptées comme un meuble de prix. C'est une richesse qui confond, — on ne peut la qualifier autrement, — et pourtant la largeur de la

Chine

perspective, la vue de l'air libre, le mouvement lumineux de l'eau, donnent à cet excès de faste un charme sympathique.

Sur une grande partie de ces rives s'étendent des espèces de chemins couverts formés par des galeries de bois peint qui semblent n'avoir point de bornes. Des milliers de paysages, représentant les lieux les plus célèbres de la Chine, en ornent le plafond, et sur les frises courent des files d'animaux d'une variété infinie. On devine que cette décoration a demandé des années et que des armées de peintres y ont collaboré. C'est un travail vraiment chinois, d'une simplicité ^{p.072} apparente, qui étonne et désoriente bientôt par son extrême variété, quand on l'examine dans tous ses détails, et qui finit par fatiguer l'observateur. En se promenant pendant des années le long de ces galeries, le Fils du Ciel parvenait à connaître, encore que ce fût d'une façon vague et imparfaite, la grandeur de ses États avec leur faune et leur flore, ainsi que l'aspect de leurs villes principales.

Du lac partent des rivières qui en sont des dérivations, et elles serpentent ensuite à travers les jardins. Des ponts de marbre en dos d'âne les traversent et mènent à des kiosques dorés où l'on allait prendre le thé. Toutes les collines sont artificielles ; elles ont été faites à force de bras par des multitudes innombrables de travailleurs. Les palais et les temples qui en couronnent le sommet, ont des soubassements et des balustrades de marbre, des murs en porcelaine verte, blanche et bleue, des toits de bois sculpté sur lesquels brillent des tuiles jaune d'or, — c'est la couleur impériale, — et des files de dragons et de singes décorant l'arête de leurs angles. Près du lac sont des bosquets touffus à la douce pénombre, et, devant les escaliers des embarcadères, s'élèvent des arcs de triomphe.

Au milieu, toute la surface du lac est blanche et solide, avec, çà et là des rugosités bleuâtres. L'hiver l'a gelée profondément. Près des rives, la croûte de glace s'est rompue, et l'eau, libre d'entraves, laisse voir ses vertes profondeurs, où tremble la chevelure d'une végétation soyeuse. De temps en temps passent, comme des éclairs de pourpre et d'or, des poissons chinois dont la queue ressemble à une longue jupe

Chine

traînante. Plusieurs cygnes blancs, sortis de je ne sais ^{p.073} où, viennent à notre rencontre en fendant l'eau libre et froide, dans l'espoir que nous offrirons quelque pâture à leur avidité. Des barques dorées qui ont un air de vieillesse, évoquant les souvenirs du passé, se balancent entre les petits glaçons détachés de la rive.

Un bateau beaucoup plus grand et entièrement blanc attire l'attention du visiteur. C'est le fameux vaisseau de Marbre, une île qui a la forme d'un navire, construite par ordre d'un des derniers empereurs, qui fit élever au haut de son enveloppe de marbre un palais, de marbre également. Un pont unit la rive à ce vaisseau immobile.

Les républicains chinois expliquent comme il suit ce caprice d'un monarque qui, comme presque tous ses prédécesseurs, n'avait jamais vu la mer. Dans le dernier siècle, la Chine eut besoin de faire un grand effort financier pour créer une véritable flotte à la moderne, capable de résister aux tentatives ambitieuses, chaque jour plus intolérables, des puissances européennes et du Japon. Quand on eut enfin réuni les fonds nécessaires pour la construction de vaisseaux de guerre, le Fils du Ciel commença par en consacrer une partie à la marine de son palais d'Été, et il fit construire ce vaisseau de marbre.

Nous visitons au haut d'une montagne artificielle le temple des dix mille Bouddhas. Puis, nous gravissons d'autres montagnes dont de nouveaux palais et de nouvelles pagodes couronnent le sommet. Nous voyons se dessiner presque à la limite de l'horizon plusieurs collines avec des pagodes au sommet. Sur l'une d'elles s'élève une tour formée de sept petits temples superposés.

^{p.074} Nous apprenons avec étonnement que ces hauteurs lointaines dépendent également du palais d'Été et que les limites du parc impérial sont encore au delà. La nuit tombera sans que nous ayons vu plus de la moitié de ce monde écarté, créé par les monarques les plus invisibles de la terre. Personne n'a su aussi bien qu'eux chercher la paix et les douceurs de la vie. Ils ont été des pasteurs de peuples, destinés par leur naissance à conduire les troupes d'hommes les plus nombreux

Chine

de l'univers, et ils n'en ont pas moins vécu loin de leurs semblables, comme s'ils étaient d'une autre espèce, dans un paradis artificiel qu'ils ont arrangé en égoïstes, au gré de leurs caprices.

Quelques empereurs éprouvaient tout à coup la nostalgie de la vie vulgaire, ils désiraient se mettre en contact avec la populace et connaître l'amertume des luttes soutenues par elle pour gagner la poignée de riz qui était sa nourriture quotidienne. Ennuyés de leur excessive grandeur, ils étaient avides de ne plus être les Fils du Ciel et de vivre en simples mortels.

Dans ces moments-là, les intendants de leurs plaisirs improvisaient un port sur le bord de ce lac, avec de nombreuses jonques à l'ancre et toutes les constructions d'une grande ville de commerce. Les courtisans se déguisaient en marchands et en marins, les dames de la cour étaient servantes de cabaret ou jouaient des rôles pires encore. Le Fils du Ciel, costumé en vagabond, commettait ses larcins sur le marché de la ville truquée, et allait dans ses bouges les plus infects, sans que personne se risquât à le reconnaître. Tout à coup de faux marins et de faux boutiquiers se querellaient, le ^{p.075} couteau à la main, des femmes poussaient des cris perçants, la garde accourait, et l'on voyait se reproduire toutes les scènes habituelles dans les ports chinois, ces sentines du vice où grouillent des foules immondes comme les vers dans les chairs en putréfaction. Ce carnaval divertissait pendant quelques semaines le Fils du Ciel et les 80 ou 100.000 personnes qui vivaient dans la Ville impériale.

Nous voyons de loin les futaies du parc réservé pour la chasse. Maintenant elles sont dépeuplées. Au temps de l'empire volaient au-dessus de leurs frondaisons des milliers de pigeons dressés, à qui on avait mis un flageolet sous chaque aile. C'étaient des harpes éoliennes animées, qui laissaient dans leur sillage des sons harmonieux, et, comme les flageolets avaient des tons divers, ces musiciens ailés remplissaient l'espace de mélodies capricieuses, œuvre d'un orchestre errant.

Chine

Nous rencontrons de nouveaux escaliers couverts, avec une faune innombrable de dragons peinte sur leurs plafonds. Il semble impossible que l'imagination ait pu concevoir tant de variétés d'un seul animal chimérique. La rampe de ces multiples escaliers est massive et revêtue de briques émaillées vertes ou jaunes.

En revenant à la capitale, nous passons devant les ruines de l'autre palais d'Été, le plus ancien, que détruisit l'explosion d'une poudrière, lors de l'expédition anglo-française en Chine. Mais c'est à peine si je fais attention à lui ; c'est quelque chose de plus récent qui me préoccupe. Je sais qu'à Pékin existe un empereur, quoique le pays soit depuis douze ans en république. J'ai à plusieurs reprises posé des questions ^{p.076} à son sujet, et nul ne connaît en toute certitude l'endroit où il vit caché.

En Chine, les républicains, après leur triomphe, ont laissé en paix le jeune empereur et ont voulu qu'il continuât à mener sa vie d'autrefois. Et, comme en réalité il n'était jamais sorti de la Ville interdite et n'avait pas gouverné autre chose que sa maison, — c'étaient les ministres qui faisaient tout en son nom, — il doit penser à cette heure que la République ne diffère guère de l'ancien régime.

Il paraît que ce jeune homme est plus heureux qu'autrefois, parce qu'il n'a plus de visites à recevoir et que personne ne l'ennuie plus en lui soumettant des rapports oiseux. Il a été marié encore enfant à une fillette de son âge, et tous deux, maintenant plus grands, n'en continuent pas moins à jouer dans des kiosques et dans des jardins. Il est épris d'une amie de sa femme, qui appartient à une grande famille de mandarins dévoués à l'empire. Les Chinois n'ont qu'une femme légitime, mais la coutume leur permet d'entretenir dans leur maison un nombre illimité de concubines. Et l'heureux « ménage à trois » impérial goûte les joies du paradis au centre de Pékin, sans que personne se rappelle qu'il existe.

De loin en loin, l'ex-empereur reçoit la visite du président de la République, qui habite lui aussi un palais dans l'ancienne Ville impériale. Le président est tantôt un mandarin lettré, tantôt un

Chine

« docteur ès armes », c'est-à-dire, un général ; car la République chinoise passe par les brusques changements inséparables des crises de croissance et par les aventures violentes qui sont la loi de la jeunesse.

Le dernier Fils du Ciel ne sait pas en réalité ce que c'est ^{p.077} qu'un président de la République. Il doit croire que c'est un ministre investi de tous les pouvoirs, un de ces favoris qui autrefois gouvernaient la Chine despotiquement, tandis que les empereurs, ses ancêtres, isolaient leur majesté invisible dans le paisible séjour du palais d'Été.

Peut-être que parfois il trouve qu'il serait bon d'appliquer au président quelques douzaines de bons coups de bambou, pour qu'il soit pourvu plus généreusement à ses dépenses, mais il ne voit plus autour de lui les eunuques de l'ancienne cour préposés à cette correction.

Il ne rencontre dans ses jardins que des militaires vêtus d'un uniforme bleu, rembourré pendant l'hiver, qui le regardent en face avec une audace de paysans révoltés, ne pouvant comprendre pourquoi un homme qui marche de la même façon qu'eux, a été appelé pendant cinquante siècles par leurs pauvres ancêtres le Fils du Ciel.

@

VIII

LA GRANDE MURAILLE

@

Un mur de six cents lieues construit en huit ans. — Les Chinois savent trop de choses pour avoir l'esprit militaire. — L'industrie des pompes funèbres. — Funérailles ruineuses. — Les tombes des empereurs de la dynastie « lumineuse ». — Aux portes de la Tartarie. — La caravane de Kalgan. — Le vent froid de la Mongolie. — Les deux musulmans aveugles.

p.078 Ce peuple, extrêmement vieux, doyen de toutes les nations actuelles, a peu de monuments qu'on puisse appeler anciens. Seuls les temples et les palais existent depuis un certain nombre de siècles. Ce qui est éternel, en revanche, c'est la Chine, ce sont ses traditions et ses coutumes. L'âme du pays demeure immuable à travers des milliers d'années. Quant à l'aspect extérieur des choses, il n'a qu'une durée transitoire et s'est souvent renouvelé.

Le monument le plus vénérable et le plus fameux de la Chine, c'est la Grande muraille. Il représente dans l'histoire du peuple chinois ce qu'étaient les Pyramides pour les Égyptiens primitifs.

Les Pyramides ont quelques milliers d'années de plus que la p.079 Grande muraille. Quand l'empereur Hoang-Ti la fit construire en 240 avant J.-C., les Pyramides étaient déjà des antiquités séculaires que venaient contempler les voyageurs étrangers. Mais l'œuvre des souverains chinois a demandé un effort plus considérable que celle des premiers pharaons de Memphis.

La Grande muraille a une longueur de 600 lieues ; c'est plus que la distance de Madrid à Paris. Quelques-uns ont calculé qu'avec les matériaux qui ont servi à l'édifier, on pourrait construire un mur qui ferait deux fois le tour de la terre. Hoang-Ti ordonna de la bâtir, parce qu'il désirait isoler ses États du reste du monde ; or, pour lui, le monde, c'étaient uniquement les Tartares et les Mandchous, qui pouvaient attaquer son empire par le nord.

Chine

Hoang-Ti ne régnait alors que sur la Chine proprement dite, c'est-à-dire sur ce qu'on appelle les dix-huit provinces. Il ne faut pas confondre la Chine et l'empire chinois. Les Tartares et les Mandchous qui, malgré l'obstacle de la Grande muraille, finirent par envahir la Chine, joignirent leurs territoires aux provinces des vaincus, et cette fusion donna à l'empire son étendue actuelle, une superficie de onze millions de kilomètres carrés peuplés de cinq cents millions d'habitants. Il y a plusieurs siècles que la Grande muraille est absolument inutile, parce qu'elle a été englobée dans l'empire, le territoire de la nation ayant débordé au delà de ce qui lui servait de boulevard, mais au début ce fut un travail de fortification qui accrut beaucoup la sécurité de la Chine, parce qu'il la défendait contre ses ennemis les plus redoutables.

Ses 2.400 kilomètres de longueur s'étendent sans interruption au-dessus, tantôt de sommets de montagnes, tantôt de p.080 vallées profondes, et quelquefois ses fondements s'appuient sur des pilotis pour traverser des terrains mous et marécageux. L'empereur exigea des ingénieurs que même la plus petite parcelle de ses terres ne restât point en dehors de la Grande muraille, et cet ordre augmenta encore les difficultés de la construction. Il voulut en outre que cette œuvre colossale fût entreprise sur plusieurs points à la fois et terminée le plus tôt possible, et y fit travailler en conséquence des millions d'hommes. En moins de huit ans, elle fut achevée, en dépit des obstacles naturels qui furent tous vaincus, mais cette entreprise surhumaine coûta la vie, disent les historiens, à environ 400.000 hommes.

Le tracé de la Grande muraille a les sinuosités du dragon. C'est la ligne favorite des artistes chinois, mais cette forme est due aussi à l'exigence de l'empereur, qui avait enjoint de suivre avec une exactitude rigoureuse la frontière de ses provinces septentrionales. À de certains endroits la Grande muraille paraît suspendue aux flancs escarpés des montagnes ; d'autres fois elle se cache dans des gorges profondes, ou franchit comme un pont des rivières et des ravins.

Quiconque visite Pékin, se sent attiré par la Grande muraille. Elle présente divers aspects, suivant les lieux qu'elle traverse ; que le

Chine

lecteur se figure le nombre de points de vue différents qu'elle peut offrir dans son circuit de 2.400 kilomètres ! Le site le plus fréquenté par les peintres et par les photographes est à plusieurs lieues de Pékin ; on y arrive par un chemin de fer qui se dirige vers la Mongolie, et dont le point terminus est la ville de Kalgan, située presque en plein désert.

p.081 Nous traversons la plus grande partie de la capitale peu après l'aube, pour gagner la gare d'où part cette voie ferrée construite par une compagnie chinoise. Nous arrivons enfin à la gare du chemin de fer de Mongolie. Près d'elle est un champ de manœuvre, et, en attendant l'heure du départ, nous voyons comment marchent au pas accéléré, comment s'allongent sur le sol et semblent nous viser avec leurs fusils, plusieurs groupes de soldats revêtus d'un uniforme blanc et bleu, tous portant ces chaussons de feutre à l'empeigne noire et à la tige blanche qui sont la chaussure nationale.

On dit que ces soldats sont aussi bons que les meilleurs, quand ils sont dirigés par des officiers étrangers, capables de les faire avancer en leur donnant l'exemple et en les soumettant à l'automatisme de la discipline. Mais, quand ils sont commandés par des généraux chinois, ils ont moins de ressort, plus d'aversion pour les attaques à visage découvert, bref moins de « mordant » que n'importe quelles troupes. Cette mollesse devant l'ennemi, incompréhensible chez des hommes qui tiennent moins que nous à la vie et qui semblent endurcis à la douleur physique, on ne peut se l'expliquer qu'en se rendant compte que le Chinois, en règle générale, est plus roué et plus intelligent que le blanc. Il sait trop de choses pour avoir l'esprit militaire ; il a, pour l'éclairer, l'expérience de ses devanciers, vieille de plusieurs siècles, et les mots sonores de « patrie », de « gloire », etc., qui, dans d'autres pays, poussent les hommes à braver la mort, ne l'enthousiasment guère. Son positivisme le fait réfléchir que les profits de la victoire seront pour ses chefs et non pour lui. Il sait que, si la guerre fait de lui un invalide, il ne recevra point p.082 une récompense proportionnée à une si cruelle disgrâce. Mais l'avenir est une suite de surprises ; qui sait ce dont sera capable plus tard ce peuple de cinq cents millions d'hommes !

Chine

Le train commence de glisser sur les rails à travers les campagnes voisines de Pékin. Devant les fenêtres de notre wagon défilent des groupes d'arbres à l'écorce noircie par l'hiver et des amas de terre de plus en plus nombreux qui sont des tombes. Quelques-unes d'entre elles doivent être des tombes de gens riches ; car les parents des défunts ont pris soin de les orner et ne se sont pas contentés d'entasser des mottes de terre sur le cercueil. J'ai oublié de dire précédemment que les Chinois ne descendent pas le cercueil dans une fosse, comme on le fait dans nos cimetières. Il reste posé sur le sol et ils se bornent à le recouvrir de terre jusqu'à ce qu'ils aient élevé un tertre assez épais pour le mettre à l'abri des injures de l'air. L'ornementation sculpturale dans les cimetières riches est toujours la même ; elle consiste en une grande tortue de pierre qui porte sur son dos un obélisque ou une tour formée de petites pagodes superposées. Cette tortue, emblème d'une longue vie, constitue avec le couple des dragons impériaux et le phénix, le groupe principal du symbolisme chinois.

Même le plus humble coolie met de côté de petites pièces de monnaie en pensant à la bière qui contiendra son cadavre. Les magasins de pompes funèbres sont les établissements les plus importants dans les quartiers populaires de Pékin. Il y a d'immenses ateliers de charpentiers où l'on fabrique de véritables montagnes de cercueils en bois de pin destinés à en protéger d'autres en bois plus précieux.

p.083 Un enterrement magnifique est la suprême ambition de tous les habitants de ce pays ; c'est pour eux la fin glorieuse d'une existence. Les familles contractent des dettes qui pèsent sur toute la vie, ou se ruinent complètement, au point de se déclasser, pour faire les frais d'une cérémonie funèbre. Souvent les funérailles sont retardées de plusieurs mois et même de plusieurs années à cause des préparatifs qu'elles nécessitent. Les enterrements, réglés scrupuleusement d'après leur coût, sont répartis en diverses classes, et la mémoire d'un mort est vénérée en proportion de leur importance.

Dans les funérailles d'un riche on brûle des meubles, des armes de chasse, des chiens ; autrefois on y joignait des palanquins avec leurs

Chine

porteurs ; maintenant c'est le tour des berlines à chevaux ou des automobiles de marques célèbres. Ce qui a constitué, de son vivant, le luxe du défunt, doit le suivre au delà de la tombe. Mais ce peuple, qui a le génie des affaires, a trouvé le moyen de fournir aux morts tous les agréments de leur vie sur la terre, sans que pour cela les héritiers vivants perdent des objets si précieux ici-bas. Et les meubles, les armes, les automobiles, les animaux domestiques qu'on brûle, sont tous en carton, fabriqués par des artistes remarquables qui reproduisent l'original avec une exactitude scrupuleuse, toute chinoise, sans oublier aucun détail.

Les morts de grande famille sont provisoirement mis en bière et attendent que tout soit prêt pour leur enterrement. La mort d'un haut personnage donne aux sculpteurs et aux modeleurs du travail pour longtemps, et ils ont beau ^{p.084} s'évertuer, bien des mois s'écoulent avant que la famille puisse célébrer les somptueuses funérailles. Le public court voir le défilé des objets et des animaux en carton pour apprécier la fidélité de la reproduction, et il s'étonne que des choses si coûteuses soient destinées à être réduites en cendres sur une tombe.

Continuellement on rencontre dans les rues de Pékin des troupes de musiciens qui vont prendre la tête d'un cortège funèbre. De petits Chinois joufflus et souriants passent, chargés d'énormes gongs et d'autres instruments non moins bruyants et d'aussi grandes dimensions. Eux et les musiciens qui les accompagnent, paraissent joyeux d'avoir beaucoup de besogne. La mort fait aller les affaires dans le pays et stimule l'activité des gens. Il y a des enterrements qui vont jusqu'à coûter 300 ou 400.000 dollars chinois ; il y figure en effet des centaines d'hommes avec des étendards à deux faces, plusieurs compagnies de musiciens et une file interminable de voitures, de figures et de litières en carton qui sont destinées à se convertir en fumée.

Nous quittons le train à moitié chemin de la Grande muraille.

Nous faisons deux heures de cheval pour voir un groupe de mausolées dédiés à la dynastie des Ming. Ils sont plus fastueux et occupent plus d'espace que les tombeaux élevés par la dynastie des

Chine

empereurs « très purs », que nous avons visités dans le voisinage de Moukden. Mais l'aspect et la disposition des uns et des autres sont à peu près les mêmes : de longues avenues mènent à des temples peints de diverses couleurs et sont bordées de couples d'animaux gigantesques p.085 en granit, éléphants, chevaux, licornes et lions. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce parc funèbre, c'est sa futaie, longue de plusieurs kilomètres, qui forme une forêt au silence auguste. Le sol est tapissé d'un gazon très fin et glissant. Souvent nous passons sur l'arc d'un pont de marbre. Les architectes paysagistes chinois aiment à faire faire à un ruisseau de nombreux détours et à le ramener ainsi sans cesse sur les pas du visiteur, rien que pour le plaisir de jeter sur ses eaux de nouveaux ponts.

Les ponts sont le chef-d'œuvre des architectes chinois. Plus ils sont nombreux dans un site, plus ils en rehaussent la beauté. Cet amour de la ligne sinueuse détermine aussi le tracé des avenues funéraires. Elles ne sont droites que sur de courtes distances, et tournent bien vite pour prendre une nouvelle direction et rejoindre ensuite plus loin la ligne primitive. Si, pour dessiner les allées de ces bois funèbres, on a adopté la ligne brisée, on l'a fait, paraît-il, pour des motifs d'ordre religieux ; on a voulu ainsi désorienter et fatiguer les mauvais esprits. Comme ceux-ci volent toujours en ligne droite, si les avenues étaient tirées au cordeau, ils arriveraient facilement au monument funèbre élevé à leur extrémité. Grâce à de telles sinuosités, le tombeau est défendu par l'épaisseur des futaies qui le cachent aux démons ailés.

Nous regagnons le train et celui-ci se remet en marche vers les montagnes de la Mongolie, qui bornent l'horizon. Il suit d'abord la rive d'un fleuve, et s'engage peu après dans les sinuosités de défilés qui se succèdent sans interruption. Nous commençons à voir des murs qui, partant de la vallée du fleuve, remontent jusqu'aux cimes. Ce sont des défenses p.086 secondaires, des contreforts de la Grande muraille, dont on devine la proximité.

Toutes les montagnes sont rougeâtres parce que leur végétation est desséchée et brûlée par le froid. En été, elles doivent se revêtir d'une

Chine

herbe vert tendre et pleine de sève. En ce moment elles ont un aspect âpre et farouche ; on dirait que toutes sont couvertes de peaux de lion.

Je crois deviner la destination des murs qui coupent la longue et tortueuse vallée. Je vois des chemins couverts qui montent jusqu'aux sommets voisins, des escaliers construits entre deux murs crénelés pour mettre à l'abri des flèches ennemies les troupes qui en gravissaient les degrés rocheux. Les ponts dont la courbure domine le fleuve, sont également crénelés, et donnent accès dans des châteaux forts ruineux qui ont été des casernes. Les troupes chinoises ne pouvaient passer tout l'hiver campées sur la Grande muraille. Précisément dans cette région elle serpente sur des cimes balayées pendant de longs mois par le vent froid de Mongolie. La garnison vivait dans la vallée, où la température était moins rigoureuse, et, aussitôt que les détachements avancés donnaient l'alarme, elle pouvait monter rapidement par les chemins couverts, pour aller occuper ses postes de combat.

Le train s'arrête à la gare de Chinglungchiao, nom qu'il n'est facile ni de prononcer ni d'écrire. De la gare on voit sur les sommets voisins une tour carrée et plusieurs courtines qui s'éloignent. C'est la Grande muraille, qui s'avance jusqu'ici par un de ses angles rentrants, et rétrograde brusquement pour se perdre au milieu de pics rocheux.

Nous commençons à gravir la pente d'un ravin. Notre ^{p.087} marche se prolonge pendant plus d'une heure. Parfois le sol cesse d'être pierreux, et nous passons au milieu de petits rectangles de terre cultivés par des paysans exclusivement tartares. Les Chinois qui nous accompagnent, interprètes et guides, avec leurs robes noires en forme de soutane et leurs bonnets de soie surmontés d'un bouton rouge, sont des étrangers dans ce pays.

Les Tartares portent des bonnets de fourrure. Ils ont la barbe pendante, les pommettes larges et de petits yeux, moins obliques que ceux des Chinois, mais plus durs. Une troupe d'entre eux nous entoure ; ils sont vêtus de guenilles, dont l'étoffe laisse échapper par ses déchirures le coton dont elle est capitonnée. Les pantalons sont si raides à cause de leur rembourrage et de la crasse qui les recouvre,

Chine

qu'ils ont l'air d'avoir été taillés dans du bois et ressemblent à deux troncs d'arbre creux.

Plusieurs de ces hommes, réunis en groupes de quatre, soutiennent sur leur épaule des branches d'arbre dénudées, perches d'où pendent de vieux fauteuils d'osier, et, quand un voyageur est fatigué, ils l'invitent à s'asseoir dans ce palanquin rustique. Ils le portent ainsi en gravissant la côte, et exagèrent scandaleusement leur effort pour réclamer bientôt un plus fort salaire. Tous les cent pas ils s'arrêtent, et le premier des quatre porteurs pousse un cri. Ils appuient alors chacune des perches sur des fourches, et changent ensuite leur charge d'épaule, pour continuer leur ascension.

Nous arrivons enfin devant une des portes de l'interminable enceinte fortifiée, celle par où passe la route qui va à Kalgan, ville importante du désert. Comme faisaient ^{p.088} autrefois les soldats du Fils du Ciel, nous commençons à monter des escaliers fortifiés pour atteindre le haut de la Grande muraille. Une fois là, nous suivons entre deux rangées de créneaux un chemin dallé de granit, où peuvent s'avancer à l'aise dix hommes de front.

Nous ne réussissons à voir que la partie la plus insignifiante de cette construction aussi étendue dans le sens de la longueur que deux ou trois pays moyens de l'Europe. Et pourtant ce secteur réduit semble quelque chose d'extraordinaire, et nous fait deviner la grandeur énorme du reste, qui dépasse la portée de notre vue et nous demeure caché.

La muraille suit les pentes des deux côtés, escalade les cimes, disparaît, surgit de nouveau devant nous à plusieurs kilomètres de distance sur de nouvelles hauteurs, se cache dans les vallées, et ainsi s'enfonce ou émerge à chaque limite de l'horizon, jusqu'à ce qu'elle ne paraisse plus qu'un mince fil rouge s'estompant dans le bleu des montagnes lointaines. À des distances égales, s'élèvent de grosses tours carrées, toutes semblables. Les archers, postés au haut de la plateforme, pouvaient combiner leur tir de façon qu'il ne restât pas un seul point de la muraille qui ne fût défendu par leurs flèches.

Chine

Nous cheminons longtemps sur la chaussée de cet ouvrage de fortification qui semble n'avoir pas de fin. Le temps a endommagé à peine cette masse de pierres et de briques. Sa solitude l'a protégée, comme le vide sous la cloche de la machine pneumatique préserve de toute altération les objets qui lui sont confiés.

De l'autre côté s'étendent la terre aride de la Mongolie, p.089 qui est comme le vestibule du désert de Gobi, et divers pays mystérieux, peuplés de démons qui gardent des trésors, et de tribus nomades de pillards. Dans leurs vallées lointaines s'élèvent des villes saintes gouvernées par des dieux vivants. Là se trouve Ourga, où se laisse adorer l'incarnation de Bouddha, divinité qui souvent meurt empoisonnée, si les saints lamas du Thibet, établis à Lhassa, estiment qu'elle a vécu trop longtemps, ou désirent lui donner un successeur plus docile : ils n'ont pour cela qu'à lui envoyer un nouveau médecin. Là sont les lacs de pétrole qui brûlent constamment et illuminent la nuit de flammes infernales ; là sont les tribus guerrières qui, de nom, font partie de l'immense empire chinois, mais depuis des années vivent indépendantes, alliées avec les Soviets de Sibérie et enivrées d'orgueil par les armes dont leur fait cadeau le gouvernement rouge de Moscou.

Nous voyons s'approcher, sillonnant le désert, une caravane de mulets et de chameaux qui vient de Mongolie. La file d'animaux, avec ses conducteurs tartares, s'engage dans le tunnel qui, de l'entrée à la sortie, traverse la muraille. Puis les bêtes, avec une agilité de chèvres, sautent sur les gravats qui obstruent le passage, et le cortège se reforme plus loin sur la route libre qui descend dans les plaines cultivées de la Chine.

Le soleil descend à l'horizon, et un vent glacial et cinglant, le terrible vent de Mongolie, commence à faire retentir sa chanson dans les grosses tours et dans les créneaux. Les habitants du pays eux-mêmes accueillent avec un sourire crispé ces mugissements de l'atmosphère. Les uns fourrent leurs mains dans les gantelets suspendus à leur cou, d'autres, p.090 plus pauvres, cachent les leurs sous leurs aisselles et se mettent à danser pour se protéger contre la rigueur croissante du froid.

Chine

Ce vent glacial, qui souffle en tempête, se déchaîne si brusquement que nous descendons de la muraille en courant, parmi le violent tourbillonnement des jupes et des manteaux, levant tous les mains pour assurer nos chapeaux sur nos têtes. Au pied de l'escalier fortifié, près de l'arcade de la porte, nous voyons, agenouillés dans une espèce de niche, deux vieux mendiants tartares à la longue barbe blanche. L'un d'eux a une vague ressemblance avec Anatole France.

Tous deux sont aveugles, affligés de cette cécité terrible et monstrueuse, propre à l'Orient, qui, ne se bornant pas à éteindre la vue, détruit en outre férocement les globes des yeux. Leurs orbites sont rouges et complètement vides. Les mouches, pendant l'hiver, voltigent autour de ces quatre blessures béantes, toujours fraîches et sanglantes, et y trouvent une nourriture qui prolonge leur vie.

Ces deux habitants de la Grande muraille ne bougent jamais de la niche qui leur sert de refuge ; c'est là qu'ils dorment ; c'est là qu'ils mangent, quand ils ont de quoi manger.

Pourquoi chantonnent-ils ainsi tous les jours, si c'est seulement de loin en loin que passent les voyageurs ?... Qui peut leur faire l'aumône dans ce désert ?... Que voient-ils dans leur nuit éternelle, agenouillés près de cette porte, qui donne accès dans cette solitude, la plus vaste et la plus mystérieuse du monde ?

@

EN MARCHÉ VERS LE FLEUVE BLEU

@

Les brigands de Ling-Tcheng. — Deux trains-forteresses. — Compagnons de voyage qui disparaissent. — L'exportation des œufs chinois. — Faisans enduits de laque. — Les brigands ne paraissent pas. — Le fleuve Jaune et le fleuve Bleu. — Le Grand canal. — La civilisation des pays producteurs de blé et celle des pays producteurs de riz. — Les peuples asiatiques sont mariés pour toujours avec la faim.

p.091 Plusieurs Européens qui habitent Pékin, ingénieurs, commerçants, et même diplomates, se joignent à nous pour profiter du train spécial qui doit nous mener à Shang-haï, à travers une partie considérable de la Chine.

Le Gouvernement a pris de grandes précautions pour que ne se renouvelle pas, quand nous passerons par Ling-tcheng, l'attaque qu'eut à subir, il y a quelques mois, un train de luxe, plein d'Européens et d'Américains.

Comme les personnages importants de Pékin qui ont besoin d'aller à Shang-haï et dans d'autres ports du Sud et désirent voyager avec nous, sont nombreux, on finit par former deux trains spéciaux. Chacun d'eux est muni p.092 d'énormes projecteurs électriques, semblables à ceux dont use la marine de guerre, et en tête comme en queue du train il y a des wagons blindés avec une compagnie d'infanterie et plusieurs mitrailleuses. En outre le ministère de la Guerre a fait concentrer des troupes dans les gares qui constituent des points stratégiques dans la vaste zone montagneuse où opèrent les bandes de brigands.

Nous croyons qu'en raison de toutes ces précautions nous pourrions arriver sans encombre à Shang-haï, au bout des trente-six heures que durera le voyage. Les deux trains sont composés de wagons-lits, de wagons-restaurants et de wagons-salons avec balcons permettant de contempler le paysage. Je n'ai jamais rien vu de semblable en Europe pour les commodités et pour le luxe. Seuls les trains appelés « trains de

Chine

millionnaires », qui vont pendant l'hiver de New-York à Los Angeles, peuvent être comparés à ces deux trains organisés par le gouvernement chinois. Le matériel roulant est le même, car les wagons de Pékin ont été achetés aux États-Unis.

Notre voyage commence. Partout le sol est labouré. Hormis le terrain occupé par les tombes, il n'y a pas un seul pouce de terre en friche. Mais, comme nous sommes en hiver, la plaine est jaune. On ne voit plus que des sillons, des mottes de terre çà et là et des chaumes, d'où le vent fait jaillir des colonnes de poussière. Au printemps et en été ces plaines doivent être vertes et cuivrées.

Une vie animale exubérante se déploie dans la campagne soigneusement cultivée. Dans les champs courent d'innombrables troupes de volailles qui poursuivent les bêtes parasites. C'est seulement ici qu'on en peut voir d'aussi ^{p.093} nombreuses. Le sol semble lui-même animé d'une vie extraordinaire ; on dirait qu'il se meut et qu'il ondoie, tant il y a de poules qui le parcourent ! Autour des étangs et des canaux, ou couvrant les eaux au loin, des bandes de canards battent des ailes. Cette Chine immense est la plus grande productrice d'œufs qui existe. Dans quelques gares nous voyons d'énormes récipients de métal, semblables à ceux dont on se sert dans les chemins de fer européens pour le transport des vins et des vinaigres. Ces cylindres gigantesques renferment une pâte épaisse formée par des millions d'œufs crus, entassés pêle-mêle, qui exhalent une puanteur intolérable. Les confiseurs l'achètent dans les ports de l'Europe, pour qu'elle serve de base à leurs combinaisons savoureuses et parfumées. Nous voyons aussi des fabriques où l'on fait sécher et triture les œufs que la Chine produit en si grand nombre, pour les réduire en une poudre qu'on envoie à l'étranger.

Dans toutes les localités, même dans les plus pauvres, des groupes de femmes offrent en hurlant des comestibles aux voyageurs : ce sont des plats apprêtés par elles, dont l'élément principal est le poulet ou le faisán. Ce dernier animal, si apprécié en Europe, est extrêmement

Chine

commun en Chine. On voit autant de faisans que de poules dans toutes les basses-cours.

Beaucoup de gares, avec leurs marchandes à la figure ronde, à la peau jaune et aux yeux obliques, me rappellent celles du Mexique, où s'assemblent également de nombreuses femmes, qui offrent des pâtés et des membres de volaille saupoudrés de quelque chose de rouge. Les comestibles qu'on vend ici sont de la même couleur. Je vois des faisans tout ^{p.094} apprêtés, recouverts d'une substance qui a l'air d'un vernis pourpre, mais cette couche n'est pas formée, comme au Mexique, de ce poivre extrêmement fort qu'on appelle « chile ». Les Chinois, pour donner un plus bel aspect aux volailles rôties, les enduisent de laque rouge, la même laque qu'ils emploient pour vernir un vase ou un meuble.

Pendant la nuit nous dépassons la région la plus dangereuse, un pays de montagnes où les bandes de rebelles peuvent trouver aisément un refuge après un attentat contre un train. Nous voyons d'inquiétantes lueurs d'incendie illuminer çà et là le paysage. Ce sont les projections lumineuses des réflecteurs qui explorent le chemin ; elles font se détacher dans l'obscurité les rails, qui brillent comme des bandes d'argent. Dans toutes les gares il y a des groupes d'officiers qui montent dans le train en traînant leurs sabres, pour donner des nouvelles ou recevoir des ordres.

Au réveil, le lendemain matin, nous voyons du train une Chine nouvelle. Nous approchons de la partie tropicale du pays, du Yang-tsé-Kiang, le fameux fleuve Bleu. Toute la région que nous traversons entre Pékin et Shang-haï est formée par les vallées de deux fleuves qui par la longueur énorme de leur cours sont dignes de leur renommée, le Hoang-Ho (fleuve Jaune) et le Yang-tsé-Kiang (fleuve Bleu). En réalité ce sont ces deux vallées qui sont la Chine proprement dite, et jusqu'au temps de l'antique République romaine le peuple chinois se développa dans la région qu'elles forment, sans les dépasser. Depuis, l'empire des Fils du Ciel s'agrandit par des conquêtes, ou fut envahi par des barbares qui ajoutèrent leur propre territoire au sien, et ^{p.095}

Chine

maintenant il comprend, outre l'ancienne Chine, la Mandchourie, la Mongolie, le Turkestan et le Thibet.

Nous avons traversé pendant la nuit la vallée du puissant fleuve Jaune, qui change souvent de lit, inondant des provinces entières, en convertissant d'autres en terrains marécageux, condamnant des millions d'êtres humains au supplice de la faim et faisant émigrer en masse les populations de certaines villes. Nous atteignons maintenant le versant septentrional des montagnes qui dominant le fleuve Bleu.

Nous voyons du balcon de notre wagon-salon des lagunes avec des cultures, rizières qui s'étendent à perte de vue, et des troupes de canards blancs et rougeâtres. C'est la Chine productrice de riz. Par intervalles nous rencontrons une large rivière artificielle, dont les rives sont tirées au cordeau, et d'énormes nappes d'eau qui servent de ports. Des centaines de joncs, dont les tiges se touchent par le bas, élèvent dans les airs une forêt de mâts.

L'empire a exécuté, il y a plusieurs siècles, un ouvrage qui, bien que moins fameux, est aussi extraordinaire que la Grande muraille. C'est le Grand canal qui traverse la plus grande partie de la Chine et relie à Pékin les ports du Sud. Pour le creuser il a fallu de longues années de travail et l'effort de plusieurs millions d'hommes.

Le Grand Canal est maintenant interrompu sur quelques points de son énorme parcours, mais on peut encore y naviguer pendant des milliers de kilomètres, et la nombreuse marine marchande chinoise l'utilise pour ses voyages à l'intérieur du pays. Plusieurs lacs alimentent de leurs eaux captées cette rivière artificielle, la plus longue qu'on connaisse. Les ^{p.096} Fils du Ciel l'ont fait creuser pour qu'elle servît à transporter tous les tributs de riz fournis par les provinces du Sud, ressource sans laquelle on ne pourrait assurer l'alimentation de Pékin et des multitudes qui peuplent le nord de la Chine.

Incontestablement il y a deux civilisations dans le monde, celle des pays producteurs de blé et celle des pays producteurs de riz ; mais l'Européen se trompe, quand il s'imagine que le riz est un aliment dont

Chine

les Asiatiques font une très grande consommation. C'est pour les jaunes le mets de prédilection, mais la plupart d'entre eux n'en mangent que de loin en loin, et, s'ils parviennent à pouvoir en faire leur nourriture quotidienne, ils n'en consomment que des quantités très restreintes.

La divine ambroisie dans l'Olympe des Hindous est le riz au curry. Les dieux dans leurs festins le préfèrent à tout. Ce don du ciel est aussi l'aliment réservé aux grands personnages chez tous les peuples jaunes. Les autres mortels, dont le nombre s'élève à des centaines de millions, se servent pour le prendre de petits bâtons, afin que le plaisir de le savourer dure plus longtemps, et ils prolongent voluptueusement l'absorption du tout petit tas placé sur une assiette dont la contenance ne dépasse pas celle d'un décilitre. Les gens du peuple, dans l'Hindoustan, croient faire un vrai festin quand ils tiennent dans la paume de leur main une petite poignée de riz et en portent à leur bouche les grains un à un avec deux doigts de leur main droite.

Les peuples de la vieille Asie sont, depuis les périodes les plus lointaines de leur histoire, mariés indissolublement avec la faim.

@

SHANG-HAÏ, LA VILLE RICHE ET JOYEUSE

@

Un abordage de Chinois sur le fleuve Bleu. — Nankin, la ville savante. — Le « Londres de l'Extrême-Orient ». — La concession française et la concession internationale. — Plaisirs et gaspillage. — Les courtisanes du pays. — La propagande catholique et la propagande protestante. — Leurs diverses ressources. — Le troupeau de femmes international, les « Princesses chinoises » et l'opium. — Le quartier chinois de Shang-haï et ses ruelles fourmillantes de monde. — Visite au fameux « Jardin du Mandarin » que le lecteur connaît depuis son enfance.

p.097 Le train nous dépose à la gare de Pukow, sur les bords du fleuve Bleu. Celui-ci roule devant nous son énorme masse d'eau dont la couleur d'opale verdâtre rappelle celle de l'absinthe.

Sa largeur et la multitude de bateaux qui s'y pressent le font ressembler plutôt à un bras de mer ou à un détroit. Nous sommes à deux cents kilomètres de son embouchure, et pourtant on y voit passer de nombreux vapeurs d'un fort tonnage, vaisseaux qui ont traversé l'Océan et remontent le fleuve Bleu jusqu'aux ports situés au cœur de la Chine. Sur ses rives on ne sait où finit la terre et où le fleuve p.098 commence. Tout le long sont mouillées des centaines de milliers d'embarcations du pays, appelées sampangs, servant perpétuellement de demeure à des familles qui en forment l'équipage et transportent des marchandises. Parfois ces embarcations s'immobilisent pendant des mois et des années le long des rives.

L'eau qui coule entre les coques pullulantes de cette flotte misérable reste invisible. Femmes, hommes et enfants courent sur cette rive mobile supplémentaire et sautent d'une embarcation à l'autre. De là sortent des criaileries continuelles et une odeur nauséabonde de cuisine extravagante. Dans tous les grands centres de la Chine méridionale nous retrouverons ces agglomérations flottantes qui se dispersent du soir au matin, pour se reformer bientôt, et constituent une population aussi nombreuse que celle de la ville bâtie sur le rivage.

Chine

Nous traversons le fleuve Bleu dans un vapeur blanc qui, par ses rapides virages, évite la proue des grands navires de charge remontant ou descendant son cours majestueux. Sur la rive opposée est Nankin. La gare de cette ville se prolonge par des quais qui avancent dans le fleuve, et nous voyons s'agiter là une multitude d'hommes à demi nus.

Lorsque notre vapeur est encore à trois ou quatre mètres du rivage et que l'équipage s'occupe des préparatifs d'accostage, soudain toute cette foule d'athlètes court-vêtus prend son élan, saute et fait irruption sur le pont du vaisseau. Ils sont environ deux cents et le plancher tremble, ébranlé par la chute de leurs corps.

Je me rends compte de ce qu'ont dû être dans d'autres ^{p.099} siècles les abordages des pirates. C'était ainsi sans doute qu'apparaissaient tout à coup sur le pont du voilier mal gardé les hordes d'écumeurs de mer qui figurent dans les anciens romans chinois. Tous ces envahisseurs sautent en même temps sans aucun ordre, et il semble même qu'ils se poussent les uns les autres, quand ils sont encore en l'air, chacun d'eux cherchant à accélérer la chute de celui qui le devance. Quelques-uns disparaissent dans le couloir liquide qui sépare encore le vapeur du quai et, en s'engloutissant dans l'eau comme des pierres qu'on y lance, ils font jaillir des jets d'écume. On rit. Qu'importe qu'il y ait quelques Chinois de moins ? Il y en a tant. Mais le Chinois se tire du danger mieux que le Blanc, il a plus d'agilité pour dérober sa proie à la mort et, au bout de quelques secondes, nous voyons les pauvres diables émerger dans la ruelle d'eau, que l'accostage de notre bateau rend de plus en plus étroite. Tous finissent par prendre le pont d'assaut, échappant à la noyade ou à l'écrasement.

Ces porteurs de bagages s'emparent de tout ce que transporte notre vapeur, depuis le sac à main jusqu'à la malle la plus énorme, et avec leur prestesse de lutins jaunes ils font passer en quelques secondes tous nos colis sur les quais de la gare.

Nous visitons Nankin à toute vitesse. Cette ville est d'ailleurs plus intéressante dans les récits des livres que vue de près. La capitale, bâtie par le premier des Ming, est presque une ruine. Son fondateur la

Chine

construisit dans de vastes proportions pour deux ou trois millions d'habitants, et elle n'en a plus que 50.000. Dans son enceinte fortifiée, formée, comme ^{p.100} celle de Pékin, par des murailles épaisses où s'ouvrent des portes surmontées de châteaux forts, les jardins occupent plus d'espace que les maisons,

Son industrie principale est la fabrication d'un fin tissu de coton jaune, appelé « nankin », étoffe célèbre dans le monde à partir du XVIII^e siècle où les Européens commencèrent à en faire usage en été pour échapper à la chaleur que leur donnaient leurs vestes brodées. De plus cette ville en décadence a le même prestige que quelques universités anciennes de notre continent. Les mandarins lettrés qui obtiennent leurs grades dans la ville savante de Nankin s'estiment supérieurs à tous les autres. C'est à Nankin enfin qu'on fabrique la meilleure encre de Chine et le papier le plus fin ; c'est là que sont les maisons où l'on imprime et publie les livres les plus beaux.

Nous reprenons le train au coucher du soleil.

La nuit tombe. Il y a encore cinq heures de voyage avant qu'on arrive à Shang-haï. Pendant que nous dînons, le train passe devant les gares bondées de monde. Dans la masse d'ombre qui les enveloppe, nous devinons que se cachent de grandes villes. Les centres les plus importants de l'industrie chinoise se trouvent dans cette zone, comprise entre le fleuve Bleu et Shang-haï. De là viennent les tissus de soie qui se répandent dans le monde entier ; c'est là aussi que se dévide la soie grège, matière première pour les filatures de Lyon et d'autres villes industrielles de l'Europe.

Il est plus de onze heures, quand nous arrivons à Shang-haï. Pendant le reste de la nuit et la journée du lendemain je parcours les rues et les établissements de cette ville, la ^{p.101} plus vivante, la plus riche et la plus adonnée au plaisir de toute la Chine.

Shang-haï est le plus grand port d'exportation et d'importation du Céleste empire. Hong-Kong rivalise avec Shang-haï pour le mouvement maritime, mais ce n'est plus qu'un port de transit, tandis que Shang-haï

Chine

est un port terminus. De plus Hong-Kong appartient à l'Angleterre, tandis que Shang-haï est une ville internationale. Elle figure parmi les villes chinoises sans doute, mais c'est seulement un de ses quartiers qui est administré par des fonctionnaires envoyés de Pékin. Le reste de la ville se compose de deux vastes quartiers que les Blancs administrent à leur guise. L'un d'eux est la concession internationale, la vraie ville des affaires, qui est soumise à l'autorité des consuls de tous les pays, mais où tout naturellement ont une influence prépondérante les représentants des pays qui ont le plus d'ascendant sur la Chine, l'Angleterre et les États-Unis.

La concession française est habitée par les fondés de pouvoirs et les agents des grandes soieries de Lyon qui se procurent là leur matière première. En outre, plus de 100.000 Chinois se sont installés dans cette partie de la ville et mis sous la protection des autorités françaises pour échapper à l'arbitraire des mandarins. Rues et avenues ont été rebaptisées à l'occasion de la guerre. Elles sont bordées de petits hôtels avec jardins ; des agents de police jaunes, recrutés dans le Tonkin, qui ont des chapeaux en forme de parapluie, les surveillent, et les écriteaux portent les noms de avenue Joffre, avenue Foch, avenue de Verdun, etc.

Dans la concession internationale, centre commercial de ^{p.102} Shang-haï, les bâtiments sont occupés par des banques, par les bureaux d'importantes maisons de commerce, et par d'énormes bazars à l'américaine, qu'ont fondés et que dirigent des Chinois. Ces constructions aux nombreux étages, dans le genre de celles de New-York, s'alignent le long d'un fleuve navigable dont on ne distingue l'eau qu'à de rares intervalles, tant il y a là, à l'ancre, de vapeurs de commerce et de vaisseaux de guerre ! Des agents de police hindous à la barbe fournie et aux larges turbans, amenés là par les Anglais, surveillent les rues de ce quartier international.

La ville de Shang-haï n'est pas seulement célèbre dans tout l'Extrême-Orient par ses industries et par le mouvement de son port ; bien des gens, lorsqu'ils entendent prononcer son nom, sourient, tantôt avec une expression de regret, tantôt avec une certaine malice. C'est en effet la

Chine

capitale du plaisir et du gaspillage. Il s'y trouve une rue de plusieurs kilomètres, appelée « Fou Tcheou Road », qui est magnifiquement éclairée jusqu'au lever du soleil. Toute la nuit restent ouverts ses restaurants, ses cafés-chantants, ses maisons de jeu et d'autres établissements qu'il est plus difficile de désigner par leur nom véritable.

La femme chinoise jouit ici d'une plus grande liberté que dans le reste du pays. Les courtisanes de Shang-haï sont fameuses et figurent dans un grand nombre de romans et de comédies de la littérature nationale. On les voit passer pendant la nuit dans la rue en question, assises dans des ricshas, couvertes depuis le cou jusqu'aux pieds d'étoffes à fleurs aux couleurs voyantes, le visage peint comme celui d'une poupée, ^{p.103} les yeux allongés par un trait de crayon noir, fixes et sans expression. Elles vont de restaurant en restaurant pour figurer dans les banquets. Tout festin chinois manque d'attraits si, pendant sa durée de plusieurs heures, les convives ne voient point passer dans la salle de nombreuses courtisanes de ce genre. Elles causent aimablement avec eux, font les coquettes, débitent des vers et chantent des chansons, et se retirent ensuite pour faire place à des camarades qui arrivent, tandis qu'elles vont animer à leur tour de leur présence d'autres banquets. L'amphitryon se charge de les rémunérer pour cette visite fugitive.

Les grands négociants chinois, désireux de vivre à l'européenne, fréquentent des restaurants élégants et moins « gais » avec leurs femmes et leurs filles, tout en gardant leurs somptueux et éclatants costumes nationaux. Tous, dans ce pays, sont riches et gaspillent l'argent, les commerçants anglais et américains, les négociants en soie français, les brasseurs d'affaires des autres colonies étrangères ; mais les capitalistes les plus opulents, il faut les chercher parmi les Chinois, commerçants admirables qui dans un port comme Shang-haï peuvent donner libre essor à leur intelligence et monopolisent l'importation des articles étrangers comme la production nationale de la soie.

Maintenant, depuis que les décrets du gouvernement républicain favorisent l'adoption du costume à l'européenne et permettent aux

Chine

Chinois de supprimer la natte traditionnelle, les missionnaires catholiques peuvent un peu reprendre leur aspect de religieux. Au temps des empereurs, ils s'habillaient à la chinoise et portaient la natte dans le dos comme les ^{p.104} indigènes, pour s'acquitter des devoirs de leur ministère avec plus de liberté.

Julio Palencia se rappelle une visite qu'il reçut, il y a quelques années, dans ce même consulat, alors qu'il était simplement vice-consul. Un matin, il vit entrer dans son bureau un mandarin, qui lui fit plusieurs révérences, à la manière des gens du pays, et commença d'ânonner de l'espagnol avec beaucoup de difficulté.

— Je suis... le père Ibânez... évêque de...

Et il était si honteux de ne pas trouver de mots dans sa propre langue pour continuer à s'exprimer, que ses yeux s'emplirent de larmes et qu'il dit humblement :

— Pardonnez-moi... monsieur le consul... Il y a... plus de trente ans... que je n'ai eu... l'occasion... de parler... la langue de mon pays.

C'est une vie méritoire et digne du plus grand respect, vie de désintéressement et de souffrances, que mènent ces missionnaires dans l'intérieur de la Chine. Mais pour la propagation du christianisme, ce ne sont pas les catholiques qui obtiennent les meilleurs résultats. L'action des missions protestantes est plus puissante, sans qu'il faille attribuer à leur personnel de plus grands mérites. Ce qui leur donne l'avantage, c'est simplement qu'elles disposent de capitaux supérieurs aux revenus des missions catholiques. De plus, les États-Unis ont donné à leurs centres d'évangélisation un caractère presque laïque et en ont fait des foyers de science pratique. Une grande partie des missionnaires américains ne sont pas des prêtres, et leurs fonctions, d'ordre purement temporel, n'enchaînent pas leur avenir. Ils ressemblent, sous ^{p.105} ce rapport, aux sœurs de la Charité catholique, qui ne prononcent de vœux que pour un temps limité et peuvent à l'expiration rentrer dans la vie profane. Plusieurs jeunes Américains,

Chine

professeurs ou écrivains, désireux de voir du pays et d'exposer leur vie pour un noble idéal, comme aussi de nombreuses jeunes filles instruites demandent à entrer dans les missions de Chine ; ils y jouent le rôle d'instituteurs plutôt que de catéchistes, et se consacrent à l'enseignement de l'agriculture et d'autres sciences pratiques. Quelques-uns des employés de l'*American Express*, qui nous guident à travers la Chine et nous servent d'interprètes, ont passé plusieurs années dans les missions américaines.

La propagande catholique est surtout dirigée par des prêtres français. Elle trouve son plus puissant appui dans la *Société de saint François-Xavier*, établie à Lyon, qui a pris le nom du saint espagnol à juste titre, parce qu'il a été le plus ancien missionnaire en Asie. Cette société recueille environ sept millions de francs par an, qu'elle consacre en grande partie aux missions de Chine. Une autre société française, appelée *Société de la Sainte Enfance*, a dépensé en cinquante ans quatre-vingts millions pour assurer le baptême des enfants païens, et c'est surtout la Chine qui a bénéficié de cette prodigalité. Quant aux missions protestantes, tant anglaises qu'américaines, elles disposent tous les ans d'environ cent millions, sans compter les dons qu'elles reçoivent, argent, machines agricoles, matériel scolaire, etc.

Cette ville bruyante et riche, gouvernée par le corps consulaire, que tous appellent à cause de son port et du mouvement des affaires le « Londres de l'Extrême-Orient », est ^{p.106} en même temps le séjour de ceux qui dirigent la propagande morale du christianisme et l'endroit où l'on trouve les lieux de corruption les plus tapageurs de l'Asie.

Il n'y a rien de pareil dans le monde à ce qu'est la nuit dans l'interminable rue appelée Fou-Tcheou-Road. On y voit des femmes de tous les pays, on y entend parler toutes les langues. Le grand bouleversement de la Russie a poussé jusqu'à Shang-haï un flot de femmes aux cheveux roux et aux yeux verts, sentimentales compliquées et à demi sauvages en même temps. Les courtisanes européennes se mêlent aux courtisanes chinoises. Les millionnaires du boom jettent à poignées les billets de banque par les fenêtres. Un

Chine

souper à Shang-haï est quelque chose qui dépasse les imaginations du Satiricon. Le théâtre chinois y prospère plus que dans n'importe quelle autre ville de la Chine, et, comme les rôles de femmes sont tenus par de petits jeunes gens aux gestes caressants, ce qu'on appelle les « Princesses chinoises », fait concurrence au troupeau de femmes international. Le Blanc, subissant l'influence du milieu, s'adonne à l'opium avec une ardeur de néophyte, et finit par visiter les maisons luxueuses des « Princesses chinoises », maisons dont les directeurs intoxiquent avec une certaine herbe leur personnel imberbe pour lui donner un air languissant et par là plus intéressant.

Le quartier chinois de Shang-haï !... Maintenant, les Chinois de Pékin me paraissent grands, sobres de paroles, graves dans leur sourire, bref, des hommes d'une autre race. Ici, je rencontre pour la première fois le Chinois petit, turbulent, remuant et rusé compère. La ville chinoise de Shang-haï diffère de tout ce que j'ai vu dans le Nord. Ses rues tortueuses, ^{p.107} étroites et humides, ressemblent à celles d'un souk musulman. Le sol est élastique sous le talon, tant est épaisse la couche de saleté qui la recouvre ! Dans les petites boutiques, de vraies tanières, on voit les industries et les commerces les plus divers, ébénistes travaillant à des meubles de luxe, marchands d'oiseaux, fripiers qui offrent de vieilles tuniques de mandarins, doublées d'une zibeline de grande valeur colonisée par les poux, aquarium avec des poissons aux formes fantastiques, fabriques de cercueils, boucheries avec des animaux écorchés qu'il est impossible d'identifier. Et dans les ruelles étroites se pressent les gens en foule, une multitude comme on n'en peut trouver que dans ces fourmilières de l'Asie, où l'on est habitué à côtoyer une misère inouïe.

Comme il fait moins froid qu'à Pékin, beaucoup vont à demi nus. D'autres conservent orgueilleusement leurs guenilles rembourrées, mais portent déboutonnées leurs tuniques, d'où pendent par les déchirures les blancs flocons du rembourrage. Il faut à coups de coude se frayer un passage à travers une cohue de mendiants, horriblement défigurés par la maladie, qui sont des caricatures de l'espèce humaine.

Chine

Les lépreux tendent, pour implorer la pitié, leur main droite qui est un moignon sans doigts. D'autres n'ont plus de nez, et par deux trous noirs, complètement à découvert, on voit l'intérieur de leur crâne... Et toute cette tourbe s'agite, crie, se pousse, demande l'aumône ou chante. Des groupes de mendiants entonnent en chœur des espèces de chansons populaires devant les étalages des boulangers ou des bouchers, avançant en même temps des deux mains la sébile où ils reçoivent les offrandes. Comme nous sommes dans un pays de ^{p.108} jongleurs étonnants, beaucoup de jeunes gens qui apprennent le métier d'équilibristes se promènent, le nez traversé par un jonc, au bout duquel tourne une assiette ou une roue.

Si nous traversons cette cour des Miracles en faisant effort sur nous-mêmes pour supporter des contacts si dangereux et une puanteur si immonde, c'est parce que nous voulons visiter le fameux « Jardin du Mandarin »... Et à ce propos, je crois utile d'avertir le lecteur : les Chinois ne savent pas ce que c'est qu'un mandarin, pas plus qu'ils ne savaient, il y a peu de temps, qu'il existait un peuple appelé le peuple chinois.

Le mot mandarin est un mot portugais. Comme les Portugais furent les premiers navigateurs de l'Europe qui visitèrent les ports de la Chine, quand ils jetèrent l'ancre à Canton, ils appelèrent « mandarins » tous les fonctionnaires du pays qui exerçaient quelque autorité (mando) sur leurs compatriotes.

Actuellement le « Jardin du Mandarin » est au centre du quartier chinois de Shang-haï. Sur l'emplacement du jardin on a élevé des maisons ; la seule chose qu'on ait conservée, c'est son petit lac. Il est intéressant de voir cette nappe d'eau circulaire refléter les constructions aux avant-toits vermoulus et aux toitures de laque brillante qui en bordent le contour.

Au milieu du lac il y a une île, occupée tout entière par un kiosque où l'on va prendre le thé, et par un saule qui courbe ses rameaux pleureurs sur l'eau verte. Un pont la relie à la rive, mais ce pont n'est pas en ligne droite ; ce serait trop simple pour le goût chinois. Il forme

Chine

plusieurs angles dans son parcours et ainsi le trajet est plus long et offre divers points de vue. C'est cet îlot avec son kiosque, ^{p.109} son saule et son pont angulaire que nous désirons voir. Il est aussi célèbre pour les Chinois que le sont pour nous le Parthénon, les Pyramides, l'Alhambra, les cathédrales gothiques et le Capitole de Washington.

Le lecteur connaît parfaitement l'île du « Jardin du Mandarin » ; il la connaît presque aussi bien que moi qui l'ai vue de mes propres yeux. Qu'il ne fasse pas signe que non ! Je répète qu'il la connaît, et cela depuis son enfance. C'est l'île avec un kiosque, un saule et un pont qui figure sur toutes les tasses à thé et sur leurs soucoupes, sur les châles appelés châles de Manille, sur toutes les boîtes de laque, sur tous les éventails chinois.

Les artistes indigènes reproduisent depuis quatre siècles l'île du « Jardin du Mandarin », et ils continueront à le faire aussi longtemps. Bien que cet ensemble ait l'air d'un décor frivole et fragile, il est plus connu que n'importe quel monument chinois dans le monde entier.

@

DANS LA MER JAUNE

@

Le retour au *Franconia*. — La mer la plus fréquentée du monde. — Audace extraordinaire des marins de la mer Jaune. — La magnifique baie de Hong-Kong. — Les rues en pente et l'avenue de la Reine. — Comment en se faisant photographe on perd une partie de son âme, absorbée par l'objectif. — La route de la Corniche dans l'île des « Ruisseaux fleuris ».

p.110 Le tirant d'eau du *Franconia*¹ le force de nous attendre à quatorze milles de Shang-haï, en vue de la ville de Woosung. C'est là que mouillent les transatlantiques qui ont un tonnage trop considérable pour pouvoir remonter le fleuve Wang-Pou jusqu'aux quais de ce « Londres de l'Extrême-Orient ».

Un remorqueur nous fait descendre le Wang-Pou jusqu'à son embouchure dans l'estuaire du fleuve Bleu. Nous passons entre des bateaux de plus en plus nombreux, dont les dimensions et l'importance augmentent, à mesure que nous avançons. Des vapeurs de différents pays se glissent entre des jonques ventrues aux voiles de sparte carrées et des p.111 sampangs manœuvrés par des familles à peu près nues. Nous regagnons avec une certaine émotion le transatlantique que nous avons quitté sur le littoral du Japon. Nous ressentons l'inquiétude inexprimable de celui qui revient chez lui après une longue absence.

Il n'y a point de mer plus peuplée que la mer qui baigne la Chine. Partout on voit de grandes jonques de cabotage et de grands bateaux de pêche. La sirène du *Franconia* doit mugir à chaque instant pour avertir les brigantins qui voguent lourdement devant sa proue, sans paraître soupçonner le danger. On dirait une automobile s'avançant dans une avenue où il y a beaucoup de passants sourds ou distraits.

On s'explique cette énorme quantité de voiliers en songeant à l'importance qu'a toujours eue chez les Chinois la vie maritime. Leurs

¹ Nom du bateau sur lequel l'auteur fit le tour du monde.

Chine

constructions navales sont semblables à celles de notre moyen âge. Les bateaux sont plus hauts à la poupe qu'à la proue, et leur voilure est primitive. Ces coques ventrues à l'excès et qui ont un faible tirant d'eau, se soutiennent à la surface grâce à leur largeur, et, comme elles n'enfoncent pas profondément, elles voguent en se balançant tellement qu'à chaque instant on croit à une catastrophe. C'est là tout le mal qu'on peut dire de la marine chinoise. Ajoutons qu'aucun peuple de la terre n'a autant de marins ni de bateaux. Le nombre des jonques et des sampangs est incalculable. Les Chinois qui vivent sur l'eau, dans les mers et dans les fleuves, se chiffrent par millions. Comme ils emmènent tous avec eux leur famille, les générations nées sur les eaux se succèdent sans interruption. Il y a en Chine tout un monde qu'on peut appeler amphibie, réfractaire à la vie sur terre, qui trouve ^{p.112} agréable l'existence sur ces bateaux dont la forme date de plusieurs siècles.

Pendant le jour notre paquebot avance entouré de jonques qui se balancent avec le chancellement grotesque de l'ivrogne, bien que l'agitation des vagues soit insignifiante. Toutes voguent dans la même direction, car elles profitent des vents qui soufflent périodiquement pour faire leurs voyages en masse vers le Sud ou vers le Nord.

Pendant la nuit toute la mer brille de lumières, comme si l'on y donnait une fête. Chaque jonque a une lanterne, et, de plus, à l'arrière il y a toujours un petit autel, dédié aux esprits de la mer, devant lequel l'équipage allume des lampes ou brûle des baguettes de bois odorant.

À en croire les capitaines de race blanche, il n'est pas de marins plus admirables que les Chinois pour le mépris du danger. Sur tout ce qui peut flotter, ils s'embarquent tranquillement. Installés dans une espèce d'auge faite de quatre planches et mue par une voile tissée de fibres végétales, ils se lancent à travers la mer jusqu'à perdre de vue les côtes. Et ils le font dans une des mers les plus dangereuses de notre planète à cause des cyclones qui balayent ses flots agités. Tous les ans il y a des tornades qui en moins d'une heure détruisent des centaines de jonques et de sampangs. Mais l'ouragan homicide ne trouble que pendant quelques jours la navigation de ce peuple habitué aux catastrophes. Et

Chine

puis, les Chinois sont si nombreux !... La fécondité de cette race lutte contre les fureurs de la mer, contre les inondations meurtrières des fleuves, contre les épidémies, contre les tremblements de terre, et finit par triompher, ne voyant ^{p.113} qu'un épisode négligeable dans la perte de quelques centaines de mille d'êtres humains.

Nous arrivons à Hong-Kong trois jours après notre départ de Shanghai. Cette possession anglaise est une des nombreuses îles émergeant dans le vaste estuaire que forme, à son embouchure dans la mer, la rivière de Canton, appelée rivière de la Perle. Entre cette grande île et la péninsule de Kaoloung située en face d'elle, s'ouvre une baie fameuse dans le monde par sa beauté. On ne peut lui comparer que celle de Rio de Janeiro et celle de Sydney.

Les Anglais se sont emparés de Hong-Kong en 1841, à la suite de la guerre de l'opium. Les commerçants de la Grande-Bretagne vendaient de l'opium aux Chinois ; le gouvernement du Céleste empire s'opposa à la diffusion de cette drogue funeste et mit l'embargo sur plusieurs cargaisons anglaises qu'il fit jeter à l'eau. Le gouvernement de Londres déclara la guerre à la Chine et, après un triomphe rapide, garda, à titre d'indemnité pour les frais de la campagne et pour la destruction des cargaisons d'opium noyées dans les flots, l'île de Hong-Kong, qui est un magnifique port de transit et une position stratégique.

On n'entre pas tout de suite dans la baie qui la baigne, comme celui qui, pour pénétrer dans un salon, est obligé de traverser auparavant plusieurs antichambres. Je vois à la lumière violette de l'aube une côte dominée par des collines abruptes. Sur leurs roches brunes ou couleur de sang cuit apparaissent des taches sombres de végétation. Autour du *Franconia* se pressent, de plus en plus nombreux, des groupes de bateaux chinois, dont la haute mâture porte des voiles ^{p.114} carrées faites de fibres de bambou. Tous se dirigent vers le même point, comme un troupeau qui, en serrant ses premiers rangs, prend une forme triangulaire pour se glisser plus facilement par l'entrée de la bergerie. On commence à voir entre les jonques ventruées de petits sampangs avec un homme au timon, le père ou le mari, et un équipage de femmes jaunes.

Chine

Ces amazones de la mer portent pour tout vêtement un pantalon bleu, les seins et le reste de leur corps sont complètement nus, et elles manœuvrent les voiles ou rament en suant sous l'effort.

Nous passons entre deux îles, en suivant le goulet qui donne accès dans la baie, et les bateaux chinois presque collés à la coque du transatlantique sont si nombreux qu'ils le forcent d'avancer avec une lenteur excessive et de faire mugir à chaque instant la sirène de sa machine. Tout à coup s'ouvre devant sa proue la plaine verdâtre de ce port de refuge, l'un des plus fréquentés qu'il y ait dans le monde. Les grands paquebots de commerce amarrés au rivage masquent le mouvement des quais. Au milieu de la baie sont à l'ancre quelques vaisseaux de guerre anglais. Ils ont beau être immobiles, la vue de leur coque blanche au profil hardi fait deviner la vitesse de leur marche.

Le *Franconia* mouille en face de Hong-Kong, le long des quais de la péninsule de Kaouloung, c'est-à-dire, du continent. Toutes les cinq minutes un petit vapeur arrive et un autre part ; ils traversent la baie pour mettre en communication la ville de Victoria, située dans l'île, et les nouveaux quartiers qui se bâtissent dans la péninsule.

Les Anglais se sont préoccupés de créer des jardins et des ^{p.115} bois, et Hong-Kong, vue de la rive opposée, a fort belle apparence avec sa longue file de maisons, qui suit le bord de la baie, et ses pentes vertes, que parfois les nuages voilent le matin. Un funiculaire monte en droite ligne au sommet du Pic, nom de la montagne à laquelle s'adosse la ville de Victoria. Sur cette cime se trouve un sanatorium où l'on jouit d'une vue merveilleuse.

Quinze mille Blancs et trois cent mille Chinois forment la population de Hong-Kong. Comme on a commencé à bâtir la ville entre la mer et une montagne abrupte, on a dû, à mesure qu'elle s'agrandissait, la prolonger en bordure de la baie, ce qui la fait s'étendre actuellement sur une longueur de plusieurs kilomètres. La principale rue, appelée avenue de la Reine, est presque aussi longue que la ville tout entière et offre un aspect magnifique, mais on n'a pu la tracer en ligne droite et l'on a dû l'adapter aux contours de la montagne et aux ondulations du

Chine

rivage. Cette avenue, qui est comme l'épine dorsale de Hong-Kong, a la mer à sa droite, et, à sa gauche, des rues étroites, à la pente rapide, s'étagent sur les flancs du Pic. C'est dans ces rues, toujours encombrées par la foule, qu'habite la population chinoise. Sur toutes les façades des maisons s'étalent des annonces, où les mots sont verticalement les uns au-dessus des autres, peints sur des bandes d'étoffe ondoyantes.

C'est dans l'avenue de la Reine que se trouvent les grands magasins de soies, de porcelaines, de broderies, de tous les produits de l'industrie chinoise, et ces maisons sont en général des succursales des fabriques de Canton. Le voyageur qui arrive du côté de l'Orient, venant du Japon et de ^{p.116} l'intérieur de la Chine, remarque à Hong-Kong une différence dans la construction. Les maisons ne sont plus en bois ; toutes sont en pierre. La montagne voisine fournit la matière en abondance. Quant à l'ordre, il est maintenu dans la ville, comme dans la concession internationale de Shang-haï, par des agents de police hindous, Sikhs à la barbe en éventail et au turban sombre, montagnards belliqueux au service de l'Angleterre, qui les emploie tantôt comme soldats, tantôt comme policiers.

Dans les avenues parallèles à la mer, dont la chaussée est nivelée et bien pavée, le moyen de locomotion, comme dans toutes les villes d'Asie, est la ricksha. Les Chinois qui traînent ici ces petites voitures sont plus vigoureux ; ce sont de véritables athlètes dont les jambes extrêmement développées ressemblent à des colonnes. Le luxe de tous les Européens à Hong-Kong, spécialement de ceux qui sont dans les affaires, est d'avoir trois hommes pour faire avancer leur ricksha. L'un empoigne les brancards, les deux autres poussent la voiture, et le léger véhicule, avec celui qui l'occupe, semble fendre l'air, tant est grande sa rapidité ! Quand il s'arrête, les trois diables à demi nus enlèvent le maître de son siège comme s'ils le saisissaient au vol, et le déposent à terre.

Il y a, faisant le tour de l'île de Hong-Kong, une route pour automobiles qui est une des corniches les plus belles du monde. Celle de la Côte d'Azur lui est supérieure, parce qu'elle est bordée de villes

Chine

qui se sont fondées avec la collaboration des familles riches de l'Europe, mais elle ne l'emporte pas sur sa rivale par la beauté et par l'intérêt des paysages. L'île s'appelle en réalité Heung-Kong, ce qui ^{p.117} signifie en chinois « Ruisseaux fleuris », et ce nom n'a rien d'exagéré ; il est justifié par la végétation parfumée des plantes tropicales qui peuplent ses jardins.

Les hôtels élégants construits à proximité de cette route qui suit la côte, les châteaux et les parcs de plusieurs importants personnages de Hong-Kong qui m'invitent à dîner chez eux, ont pour moi moins d'attrait que le mouvement incessant de la baie, où la marine des Jaunes, qui rappelle le moyen âge, se mêle aux vaisseaux réalisant les perfectionnements les plus récents en matière de navigation trouvés par les Blancs. Ici, comme dans les fleuves de la Chine, existent des quartiers flottants, formés de sampangs qui servent ensuite de tombeau, aux familles qui en composent l'équipage, et leur fournissent en même temps le moyen de gagner leur pitance de riz. Les femmes, nues au-dessus de la ceinture, portant des bijoux en imitation de jade vert dans leur chevelure raide, fixent insolemment leurs petits yeux bridés sur le Blanc qui examine leur demeure.

Chine

XII

CANTON

@

« N'allez pas à Canton. » — Histoire du grand port d'exportation pour le thé et pour la porcelaine. — Canton la républicaine et sa population révolutionnaire. — Les deux Chines. — Le docteur Sun-Yat-Sen. — Voyage à Canton. — La ville flottante sur la rivière de la Perle. — « Les bateaux de fleurs ». — Xénophobie agressive des habitants provoquée par les vaisseaux de guerre mouillés dans la rivière. — Coups de fusil dans les rues. — Les pirates de l'estuaire. — L'attaque du bateau-poste de Macao. — La femme chef de bande et ses deux revolvers. — Je vais à Macao.

p.118 Je désire visiter Canton et tous me disent la même chose :

— N'y allez pas ! Il paraît qu'il y a tous les jours des fusillades entre les partisans du docteur et ses adversaires. Et, s'ils s'entendent, ce sera pour massacrer les Européens à cause de la question des douanes.

Je sais qu'on exagère quelque peu, mais de toute façon, il est hors de doute que la capitale de la Chine méridionale est depuis un certain temps en état de rébellion.

Canton est le seul grand centre de l'Extrême-Orient qu'aient connu pendant des siècles les Européens et les Américains. Pékin est resté fermé aux Blancs jusqu'au dernier tiers du p.119 XIX^e siècle. Les Fils du Ciel, désireux de maintenir l'isolement de leur vaste empire, avaient ouvert uniquement le port de Canton aux vaisseaux des nations chrétiennes.

Quand, au XVI^e siècle, les Portugais mouillèrent pour la première fois devant cette ville, ils virent que d'autres navigateurs, qui n'étaient pas Européens, l'avaient découverte avant eux. C'étaient des Arabes, qui avaient là, depuis bien des années, des dépôts de marchandises et une mosquée. Pendant cent ans, les capitaines au long cours portugais monopolisèrent le commerce avec Canton, dont ils transportaient les soieries et les porcelaines en Europe par la voie du cap de Bonne-Espérance. Les Espagnols achetaient à Manille les mêmes articles,

Chine

envoyés par les marchands de Canton, et le galion la *Nao de Acapulco* les transportait à travers le Pacifique jusque dans la Nouvelle-Espagne.

On était en plein XVII^e siècle, quand les Anglais commencèrent à fréquenter la rivière de Canton pour charger sur leurs navires le thé, plante qu'on appréciait de plus en plus en Europe et en Amérique ; ce fut l'origine de grandes entreprises de navigation destinées à approvisionner les marchés de Liverpool, de Salem, de Boston et de New-York. Cette affluence de vaisseaux européens et américains développa l'émigration des indigènes ; c'est pour cette raison que tous les Chinois disséminés dans le monde sont originaires des provinces méridionales, et regardent Canton plutôt que Pékin comme leur véritable capitale.

Quelques-uns de ces émigrants, après avoir fait en Amérique des fortunes considérables, désirèrent revenir à Canton pour en jouir, et ils augmentèrent ainsi la richesse de la ville. ^{p.120} Ceux qui ne retournèrent pas dans leur patrie, entretenirent une correspondance suivie avec leur famille. La conséquence de tout cela fut que Canton suivit le mouvement libéral de notre époque et eut d'autres idées que le reste de l'empire.

Les Chinois les plus célèbres de ces derniers temps ont été des Cantonais. Depuis un demi-siècle, la jeunesse intellectuelle de Canton complète son instruction aux États-Unis et en Europe. De plus, les Chinois du Midi sont plus remuants et moins endurants que ceux du Nord. Leurs ancêtres ont souvent mené la vie de pirate ou formé des bandes de rebelles dans les montagnes. Dans les dernières années de l'empire on chantait dans les rues de Canton des couplets injurieux pour le Fils du Ciel et pour les gouvernants de Pékin, sans qu'aucun des fonctionnaires impériaux osât prendre des mesures pour punir une telle insolence.

Comme c'était logique, le mouvement républicain qui renversa la dynastie des empereurs « très purs », prit naissance à Canton. Mais, une fois la République établie, la population de cette ville refusa de continuer à être gouvernée, comme elle l'était sous l'empire, par les hommes d'État de Pékin ; elle se déclara indépendante et constitua ce qu'on appelle la République du Midi.

Chine

Ce séparatisme n'est pas un phénomène accidentel, dû aux divergences des partis politiques. En réalité il y a deux Chine complètement différentes. L'habitant de Pékin, homme de haute stature, à la figure sereine, sobre de paroles, à moitié tartare et à moitié mandchou, ne ressemble pas aux Chinois exubérants, vifs d'imagination, individualistes, ingouvernables, qui peuplent les provinces méridionales, et qui, p.121 lorsqu'ils se répandent comme émigrants en Amérique, se proclament orgueilleusement enfants de Canton.

Le docteur Sun-Yat-Sen, fondateur de la République du Midi et son président perpétuel, est un médecin de Canton qui a été étudiant aux États-Unis, et qui a combattu énergiquement au temps de l'empire pour faire triompher la République. Mais maintenant, dans sa propre patrie, il lui faut lutter contre de nombreux adversaires, qui entravent sa politique intérieure, et en outre faire face aux nations étrangères, qui soutiennent le Gouvernement de Pékin et refusent de reconnaître la République du Midi.

En ce moment il a engagé franchement la lutte contre toutes les puissances.

Je n'en vais pas moins à Canton. Mon voyage sera d'ailleurs court, fatigant, presque inutile. Il y a un chemin de fer qui va de Hong-Kong à Canton, mais depuis plus d'un an il ne fonctionne point. La ligne est anglaise, et, comme le président de la République du Midi a mis sous séquestre à plusieurs reprises le matériel roulant, les directeurs de la Compagnie ont jugé opportun d'interrompre le service. Nous faisons le voyage en remontant la rivière de la Perle dans des vapeurs commodes, genre américain, qui ont plusieurs ponts et sont des espèces d'hôtels flottants.

Bien que les Européens aient des établissements à Canton depuis trois siècles, ils vivent encore à part, dans un quartier nommé Chamin, séparé du reste de la ville par un canal ; c'était là que se trouvaient anciennement les factoreries. Aujourd'hui Chamin est une ville genre américain, avec des maisons à plusieurs étages et

Chine

plusieurs hôtels, dont ^{p.122} le meilleur et le plus fréquenté est l'hôtel Victoria. Dans ce quartier réservé aux Blancs, le quart des habitants est français ; le reste, anglais ou américain. Le « Christian College », établissement très important, soutenu par les missionnaires des États-Unis, sert d'Université à plusieurs centaines de jeunes gens du pays, qui sont élevés à la moderne. Le reste de Canton occupe une surface énorme, et est habité par plus de deux millions de Chinois. Les anciennes murailles, semblables à celles de Pékin, ont été démolies en plusieurs endroits pour que la ville pût s'étendre. En outre une partie des habitants, plus de 150.000, vit sur la rivière dans des sampangs.

À Canton, cette ville flottante a toujours été une curiosité pour les voyageurs. Les bateaux forment des groupes analogues aux pâtés de maisons dans les villes bâties sur terre. Leurs bordages se touchent et leurs hôtes passent indifféremment de l'un à l'autre. D'étroits canaux séparent les divers quartiers de cette ville aquatique ; ils font l'office de ruelles et il y circule de petits canots. Il y a des sampangs qui sont des boutiques où l'on vend les choses les plus nécessaires à cette population amphibie. D'autres bateaux très vieux servent de temples, et des bonzes vagabonds vivent mêlés aux habitants de la ville fluviale, mendiants, contrebandiers, émeutiers perpétuels qui figurent dans toutes les révoltes.

C'est aussi sur la rivière de la Perle, tout le long de ses rives qu'ont flotté pendant des siècles les fameux « bateaux de fleurs ». Le lecteur sait certainement à quoi servent ces maisons aquatiques, reliées à la terre par une passerelle, qui ont des galeries ornées de plantes grimpantes et de vases ^{p.123} fleuris. Leur équipage, — employons cet euphémisme, — est composé de femmes outrageusement fardées, vêtues de tuniques aux couleurs printanières. Ces « bateaux de fleurs », brillamment éclairés toute la nuit, sèment de tous côtés sur les eaux sombres des reflets dorés et les sons d'une musique joyeuse. De leurs cours intérieures jaillissent des fusées qui sillonnent en sifflant le ciel obscur de jets de lumière

Chine

diaprée. Ce sont des restaurants et des palais d'amour facile pour les libertins du pays. L'Européen qui réussit à pénétrer dans l'un d'eux, en sort presque toujours rossé par les clients de la maison. Plus d'une fois même le Blanc qui s'y était hasardé, a disparu dans le lit fangeux de la rivière.

Il reste encore à Canton un grand nombre de « bateaux de fleurs », mais nous ne parvenons pas à en voir même l'extérieur. Nous qui venons d'arriver, nous ne connaissons encore que les rues à demi européennes du quartier de Chamin, situées entre le débarcadère et l'hôtel Victoria, que nous avons traversées en ricscha.

Les Chinois de Canton nous paraissent plus grossiers, plus turbulents et plus insolents que ceux d'autres villes. Ils crient, en nous voyant passer, d'un ton agressif ; ils interpellent ceux de leurs compatriotes qui traînent nos ricschas, et, bien que je ne puisse comprendre leurs paroles, je crois en deviner le sens d'après les jeux de physionomie qui les soulignent. Ils insultent évidemment ces compatriotes qui servent de chevaux aux blancs. On remarque dans la foule une surexcitation extraordinaire, due sans doute à la menace des croiseurs mouillés dans la rivière. Il y a parmi eux de nombreux croiseurs anglais, français et américains, plus un italien et un ^{p.124} portugais, tous avec leurs canons débarrassés de leur housse et prêts à tirer.

En voyant ces échantillons de l'espèce humaine si différents de nous, on met quelque peu en doute l'avenir de la République chinoise et l'affranchissement d'autres nations, véritables fourmilières, qui font partie de ce monde vieux à l'excès.

Les peuples de l'Asie !... Peuples éternellement esclaves, qui, dans les milliers d'années que comprend leur histoire, n'ont pas, même pendant une heure, connu la vie de la liberté, et sont d'ailleurs les premiers à regarder la démocratie comme quelque chose d'absurde, en opposition avec le rythme normal de l'existence ; peuples que la peur seule rend vertueux, et qui, s'ils ne se voient pas menacés d'un châtement immédiat, perdent tout sentiment de respect et montrent

Chine

une insolence d'écoliers en révolte. Comment parviendront-ils jamais à quelque grandeur, si, à l'exception d'une élite, qui est naturellement une minorité, tous ceux qui les composent ignorent ce que c'est que la dignité de l'homme ?



Vue pittoresque d'un marché en plein air à Hong-Kong.

Je retrouve sur un petit bloc-notes les lignes suivantes, que j'ai crayonnées à la lumière du soleil couchant, tandis que je naviguais sur les eaux nacrées de la baie de Hong-Kong, dans un canot automobile manœuvré par deux tout jeunes Chinois :

« Les ports de l'Extrême-Orient sont des morceaux d'Europe tombés dans un monde qui est l'image de l'antiquité, de nouveaux Londres avec du soleil et un ciel bleu, où la ^{p.125} fumée de la houille et le voile du brouillard n'arrivent pas à obscurcir la lumière éclatante de l'Asie.

Tout se côtoie dans ces ports, grands paquebots qui ont l'air de villes, jonques qui sont encore construites comme au moyen âge, sampangs qui sont des cabanes flottantes où les

Chine

familles naissent et meurent, croiseurs venus pour exiger des indemnités ou pour surveiller le recouvrement des douanes.

Sur les quais passent des palanquins soutenus par des coolies coiffés de grands chapeaux qui ont l'air de champignons en pleine terre, des ricshas tirées par des coureurs aux jambes toutes rondes, véritables hommes-chevaux, des équilibristes, pareils à des balances, portant tout sur deux disques en fibres végétales suspendus à un gros bambou, qui est comme incrusté sur une de leurs épaules, des femmes qui travaillent plus que les hommes et font leur besogne d'animaux reproducteurs avec une docilité de fatalistes, pendant leur repos de bêtes de somme.

La police traîne jusqu'à leur vaisseau respectif, des matelots qu'elle a ramassés inanimés sur les quais ; elle les croit ivres, et ils sont morts à force de s'être gorgés d'alcool. D'autres, quand ils ont recouvré la raison, sont châtiés ; on les fait descendre dans l'enfer de la chambre aux machines.

Des marchands ambulants crient devant les transatlantiques qui sont comme collés au quai. Un marché s'installe provisoirement près de leur coque d'acier, percée à sa partie supérieure de petites fenêtres. Sur les blanches terrasses de ces palais flottants, les passagers regardent les objets offerts par la foule des Jaunes assemblée au-dessous d'eux, fauteuils p.126 d'osier, amulettes en imitation de jade, ombrelles de carton peinturluré, éventails de plumes.

Des vaisseaux partent pour la côte de l'Amérique, qui est en quelque sorte le trottoir d'en face, et se trouve pourtant du côté opposé de notre planète. D'autres viennent des divers coins de l'océan Pacifique, immense théâtre des destinées de l'humanité future, qu'ignorent encore la plupart des peuples de l'Europe.

Chine

Pour que le monde des Blancs apprenne à connaître l'existence et l'importance du Pacifique, une grande guerre sera nécessaire. C'est ainsi qu'on s'est rendu compte pour la première fois que le Japon existait.

FIN ¹

@

¹ [c.a. : La [présentation](#) du chapitre laissait supposer des coups de fusil, des pirates, une femme chef de bande... Mais le mot fin apparaît sur le livre-papier sans avoir eu droit à tout cela...]